VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 17 AOUT 1920 NUMERO 10

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis . . . $2.00
Union Postale . . . $2.50

LA LIBERTE

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 McDermot
Téléphones: A 1816—A 1817

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Peu intelligents

Il y a des Canadiens-français qui croient que pour lancer efficacement leurs enfants dans la vie une éducation uniquement anglaise leur est seule nécessaire.

Erreur profonde partagée par le petit nombre, c'est vrai, mais le fait qu'il se trouve quelques-uns des nôtres pour donner cette marque de développement intellectuel vraiment trop pauvre nous fait peine et, disons le mot, nous fait honte!

Le nom de trois commissaires d'écoles d'une des plus vieilles paroisses du Manitoba, pas la plus prospère il s'en faut, brûle notre plume, mais laissons-leur le temps de se ressaisir.

"La *business* ça se fait en anglais" (sic), ont-ils déclaré du haut de leur grande culture intellectuelle, et ils donnent ordre à leurs maîtresses d'écoles de n'enseigner que l'anglais à leurs enfants.

La première conséquence c'est que ces enfants vont d'abord perdre leurs deux premières années de fréquentation scolaire. Faire de l'anglais exclusivement à un petit qui sort d'un foyer français, c'est le condamner à regarder le maître avec de grands yeux perdus dans le vague et cela pour une couple d'années. Ensuite, le progrès sera très lent car c'est travailler au développement de l'intelligence de l'enfant d'une manière qui est contre nature.

De la *business*, pour nous servir du terme dont se servent ces commissaires, ces enfants en feront de manière à rester solidement à la queue des autres.

Leurs parents l'auront voulu, ou mieux, certains parents l'auront voulu.

Le plus tôt pareils commissaires seront renvoyés à leurs vaches, qu'ils doivent soigner d'une manière fort peu intelligente, le mieux ce sera pour eux et pour le bon nom de leur paroisse, car pour nous servir d'un terme plus juste que français, il se *collent* là un triste certificat d'incapacité.

Est-ce bien au moment où les meilleurs esprits dans le monde anglais, au Canada, reconnaissent la supériorité de la formation qui a le français pour base, que les nôtres vont se délivrer un certificat d'infériorité en le mettant de côté.

Nous recommandons aux commissaires concernés et à ceux qui les ont élus les quelques paroles suivantes:—

Ottawa, 26—Parlant dans la salle des Hiberniens, M. C. Foy, de Perth, Ont., a cité la province de Québec en exemple aux autres provinces. Ontario avait convenu d'être la province dirigeante de la Confédération mais dans quelques années ce sera la porte d'arrière de la province de Québec. Montréal fait plus d'affaires en une semaine que Toronto en cinq semaines, et le peuple et la législature de Québec sont sains. Les Canadiens-français sont dignes d'émulation et si vous voulez un homme accompli politiquement ou autrement c'est dans Québec qu'il faut aller le chercher".

Qu'est-ce qui donne à nos hommes publics cette supériorité qui est remarquée par ce M. Foy et qui a particulièrement été remarquée lors de la grande réunion libérale à Ottawa, il y a quelques mois? C'est la formation française qui discipline leur esprit vers l'acquisition de l'autre qand ils ont besoin de s'y mettre.

Vraiment les commissaires de la paroisse de X sont peu intelligents. Pour ce qui est de fierté et de patriotisme, nous nous demandons s'ils ont jamais compris ce que ces mots veulent dire.

TROIS FAITS, UNE LECON

Lundi, le 9 août 1920.

Nous soumettons aux réflexions de nos lecteurs la lettre suivante, qui nous a été adressée, ces jours derniers.

Québec, août 1020

"Cher monsieur,

"Permettez-moi d'attirer votre attention sur trois "faits, dont le rapprochement fait jaillir pour nous, Canadiens-Français une leçon d'ordre très pratique.

"Tous les trois ont trait au téléphone et appartiennent à la vie courante.

"Number?"

"C'est le premier fait. Insignifiant à première vue, il a des conséquences surprenantes. Avez-vous remarqué qu'ici, à Québec et dans d'autres centres, quand vous appelez au téléphone, du central, passant sur la voix argentine d'une jeune fille et par ses lèvres gracieuses, vous arrive toujours: "Number?" et jamais "Numéro!"

"A plusieurs reprises je m'en suis plaint, au risque de passer pour un grincheux. Et la demoiselle me disait: Monsieur ce sont les ordres."

"*Nine eight seven three*"...

"Ce chiffre supposé a trait au deuxième fait qui me semble la conséquence du premier,

"Il y a dans le corridor qui passe près de mon bureau, une boite de téléphone. L'autre jour une jeune fille y est venue. Je l'ai entendue qui disait un chiffre supposons que c'est celui-ci: "*Nine eight seven three!*" en anglais!

"Je lui ai demandé: "Vous êtes Canadienne - française, Mademoiselle?

"Oui, m'a-t-elle dit, toute interloquée, Qu'est-ce que ça fait?

"Ce que ça fait le voici:

"Dans une ville mixte, pas à Québec, mais dans une autre aussi en majorité canadienne-française, une jeune fille employée au téléphone, disait à un citoyen influent: "J'étais la deuxième, dans le bureau. J'avais l'espérance que advenant le départ de la première je prendrais sa place. Erreur ce départ a eu lieu, et c'est la troisième, une anglaise, qui l'a remplacée. Je reste à mon rang."

"Savez-vous pourquoi? Tout simplement parce qu'il n'y a pas assez d'appels en français."

"Le citoyen avertit ses amis de cet état de chose. Une campagne s'organisa. Plus d'appels anglais! Plus de gracieuses lèvres de jeunes filles, se tordant pour dire: "*Nine four nine five.*"

"Conséquence: La jeune canadienne-française est promue au rang qui lui revient. Bien plus le mouvement prit une telle extension, que le gérant, un anglais, est remplacé par un bon Canadien-français.

"Vous voyez cela, ce que nous pouvons, quand nous le voulons.

Bien àvous.

Et nous voyons que si la Cie de Téléphone Bell, oblige ses employés à dire: "Number"! c'est tout simplement pour provoquer des appels en anglais. Ceux-ci devenant plus nombreux, la préférence est donnée à des anglaises au détriment de nos jeunes filles.

Et nous voyons aussi que pour la conservation d'un droit, il ne faut pas compter sur la bonne volonté de nos voisins, mais sur notre vigilance constante à exiger l'exercice de ce droit dans tous les domaines, et jusque dans les plus légers détails.

"*Number*"! Cela parait une insignifiance, et cela peut amener dans un bureau le déplacement des jeunes canadiennes françaises des injustices, et des torts graves.

Voila ce que nous voyons, nos lecteurs le verront-ils?

Verront-ils que pour conserver à notre langue sa place, il nous faut lutter non seulement dans l'Ontario, dans l'Ouest, mais même dans notre province de Québec, où pourtant nous faisons à nos voisins la part si large.

Nous osons l'espérer.

Et sachons bien que dans une lutte il n'y a pas de détails négligeables. Tout compte.

Résolution. Ecrire en français partout où le français a le droit d'existence. Parler français partout, au téléphone dans les chars, dans les magasins. Ce sera favoriser les nôtres qui savent les deux langues. Agir autrement, c'est trahir et donner son coup de pioche à la démolition de nos droits.

PAUL HENRI

Note de la rédaction.—Si la question des téléphones est moins pratique pour nous à Winnipeg qu'elle l'est à Québec pour les nôtres, les autres remarques de "Paul-Henri" nous conviennent à merveille..

Les détails! Surveillons les détails. La survivance est là.

La situation monétaire.

M. Paul de Martigny, d'une grande maison de courtage de Montréal la résume ainsi.

"Nous avons ici même signalé la baisse des cotons, des laines, des sucres. Nous savons aujourd'hui que celle des cuirs est sérieuse et n'est pas finie. Elle se traduit pour le Central Leather par un déficit de trois millions en trois mois.

La dépression industrielle se propage comme une déroute. Les aciériesy ont jusqu'ici résisté. Elles produisent encore à raison de 80 p.c. de leur maximum, mais l'acier s'empile et ne parvient pas aux centres de consommation. La congestion du rail en est la cause et pour les autres industries, quand ce n'est pas une cause c'en est une autre, et pour toutes il y a la tension monétaire qui se resserre.

La baisse de la soie a surtout été terrible au Japon. Elle ne se produit en Amérique que par répercussion. La Bourse de Tokio dut fermer ses portes pendant des semaines, comme celle de Wall Street en 1914. Le retour du Japon à la normale est d'autant plus difficile qu'il s'était plus odieusement enrichi pendant la guerre.. Etant donné que les mêmes causes produisent toujours partout les les mêmes effets, on peut se demander si les Américains ont atteint le fond de la dépression où nous les voyons engagés.

La situation monétaire est telle qu'il n'y a pas à espérer d'amélioration très prochaine. La Trésorerie de Washington retirera demain huit autres millions des banques et le niveau de l'or baissera encore un peu dans les caisses qui déjà sonnent creux. Les disponibilités sont très faibles. Les prêts au commerce sont parcimonieusement consentis dans les seuls cas de besoin très réel.

Les enfants

Les parents se plaignent amèrement et s'étonnent parfois quand, au moment de l'adolescence, leurs enfants semblent se détacher d'eux, et désertent fréquemment le foyer familial pour chercher leurs amusements au dehors.

Leurs plaintes, je les comprends, car leurs enfants courent alors de grands dangers, et c'est l'esprit de famille qui commence à se désagréger!

Mais leur étonnement!

qu'ont donc fait ces parents pour attacher leurs enfants au foyer?

Ils s'y plaisent, eux, dans ce foyer qu'ils ont créé, le leur, celui où ils sont maitres, qu'ils ordonnent à leur guise, selon leurs goûts; et ils ne comprennent pas que leurs enfants ne s'y plaisent pas comme eux.

Ils ignorent presque tout de l'âme de leurs enfants.

Ils ne songent pas que ces âmes adolescents ont des aspirations et des besoins autres que les leurs.

Il ne leur est jamais venu à l'idée de les satisfaire, et ils s'étonnent que leurs enfants cherchent ailleurs ce que ne leur donne pas le foyer.

N'est-ce pas leur étonnement seul qui est étonnant?

Si vous voulez que vos enfants ne délaissent pas trop tôt le foyer, il faut que vous les y attachiez en leur faisant trouver dans la famille ce qu'ils désirent, ce dont leur âme a réellement et impérieusement besoin.

Mais qu'on ne s'y trompe pas

Ce n'est pas en s'inclinant devant les exigences de leurs mauvais penchants, en "gâtant" les enfants qu'on se les attache solidement.

Ce n'est pas non plus en brisant leur volonté, en les soumettant impitoyablement à des règlements stricts, en les réduisant à une obéissance servile.

D'une part on en ferait des idoles que les adorations familiales ne satisferaient bientôt plus; d'autre part, des esclaves, n'attendant que le moment propice de briser leurs chaînes et de s'enivrer d'une jeune liberté qu'ils désirent d'autant plus violemment qu'ils en ont été plus rigoureusement privés.

In medio virtus est encore ici de saison.

Les enfants ont besoin de guides et de soutiens, c'est-à-dire d'éducateurs, et les parents se doivent être les vrais éducateurs de leurs enfants.

Ils doivent les driger, les soutenir, les remettre sur la bonne voie s'ils s'en écartent, les encourager, les exciter, les récompenser.

S'ils veulent que leurs enfants aiment longtemps, aiment toujours le foyer familial, c'est à eux qu'il incombe de le rendre toujours aimable.

Il ne faut pas, par exemple, que le foyer soit, dans l'esprit des enfants, le lieu où l'on n'est jamais libre, où l'on ne s'amuse jamais, où l'on travaille toujours.

Non; le foyer doit être, pour eux, le lieu où l'on remplit son devoir, avec peine parfois, mais souvent joyeusement, le lieu où l'on receuille le prix de son travail, la récompense de ses efforts à bien faire, le lieu où l'on goûte les joies les plus pures, les joies complètes et sans remords.

"Il faut, a dit un grand éducateur, il faut amuser les enfants de peur qu'ils ne s'amusent."

Ah! les heureux foyers, où les parents s'ingénient anisi à amuser les enfants selon leur âge et leurs besoins!

Les fêtes y sont célébrées dans la joie, in hymnis et canticis, fêtes religieuses, fêtes patriotiques, fêtes locales, fêtes particulières à la famille: fêtes patronales des parents et des enfants, anniversaires du mariage des parents, de la naissance, de la première Communion des enfants, succès scolaires, etc.

Ces jours-là on échange des voeux et des baisers plus tendres; on a préparé en secret quelque surprise au héros de la fête, humble cadeau auquel tous ont participé: la table de famille est ornée par le goût des jeunes filles, et l'un des fils sera tantôt le porte-parole de la famille pour toaster celui ou celle que l'on fête. Les plus jeunes présenteront leur naïf " compliment" appris en classe ou à la maison... en secret. Et les chansons viendront ces bones chansons qui sont comme un flot de vin vieux qu'on boirait par l'oreille.

ces bonnes chansons que l'on dédaigne trop et qui font circuler la gaieté, la bonne et franche gaieté sans remords.

"Pour le soir, une "grande séance" s'annonce; le programme en a longtemps été discuté; chacun y participera selon ses talents.

L'un exécutera au piano, au violon, quelque morceau bien étudié, l'autre chantera sa chanson, dira une poésie étudiée de mémoire, voire composée par lui; un choeur s'élèvera peut-être, et peut-être aussi assistera-t-on à la représentation de quelque comédie de salon où tous les rôles seront tenus par les membres de la famille.

Mais ce n'est pas tous les jours fête, dira-t-on; comment, dès lors, retenir habituellement au foyer les adolescents qui redoutent la monotonie du trantran quotidien?

Rien de plus simple encore.

Donnez à vos enfants le goût, je dirais presque la passion d'une occupation délassante et absorbante à la fois; ils s'y tiendront aux jours où d'autres travaux obligatoires ne les occupent pas.

Celui-ci magnifeste une préférence pour la musique; celui-là raffole des pinceaux et de la couleur; un autre révèle une certaine adresse manuelle; celle-ci a des doigts de fée pour le travail du linge.. Eh bien! permettez-leur d'apprendre la musique et de cultiver cet art; achetez-leur des pinceaux et des toiles, mettez à leur disposition un petit établi de menuisier, les quelques instruments nécesaires à la reliure des livres; apprenez à vos filles à broder, à faire de la dentelle...

Donnez à tous des livres de lecture attrayante, rassemblez-les pour la lecture à haute voix, les lectures dialoguées... que sais-je encore!

Enfin, amusez-les sainement au foyer, et vous n'aurez pas à regretter qu'ils songent à s'amuser ailleurs.

Ces arts d'agrément que l'on néglige trop dans l'éducation deviennent ainsi des arts qui sauvent des périls d'une jeunesse oisive et rêveuse.

Jacques Herbé

LA VIE A BON MARCHE.

De tous côtés arrivent les mêmes lamentations: "La vie coûte cher; tout monte; loyers, denrées, étoffes, tout est hors de prix. Que faire? que devenir? Où allons-nous?" Vous avez entendu la complainte ea sans doute vous l'avez chantée à votre tour.

Oui, que faire? *L'Eclaireur de Beauce* le disait à ses abonnés, en leur proposant quelques réflexions glanées en cours de lecture, où l'on signalait avec esprit les obstacles qui s'opposent au rétour à la vie normale. Si chacun nivelait devant sa porte, supprimait chez lui les obstacles qui lui obstruent la route, la vie à bon marché pourrait rentrer au pays.

Ecoutez maintenant les réflexions dont je parlais. Le sujet n'est pas épuisé, mais l'auteur indique du doigt les sources principales d'où découle le mal et signale le secret de les tarir.

Savez-vous, demande-t-il ce qui trouble aujourd'hui la société? Et il réponds

Nous avons trop de bijoux, de diamants, d'épingles d'or et pas assez de réveille-matin.

Trop de chemises de soie et et pas assez de chaussures à nelle.

Trop de chaussures pointues et pas assez de chausures à bouts carrés.

Trop d'habits de serge et pas assez de salopettes..

Trop de robes décolletés et pas assez de tabliers.

Trop de limousines rembourrés de satin, et pas assez de vaches.

Trop de consommateurs et pas assez de producteurs; trop de citadins et pas d'habitants.

Trop d'envie de la richesse et du confort, des aises qu'elle procure, et pas assez de courage, d'énergie pour l'obtenir.

Trop de dettes, de dépnses inutiles, et pas assez de dépôts à la banque.

Trop de gens qui veulent de bonnes places pour gagner de l'argent à ne rien faire ou à faire le moins possible; pas assez d'hommes indépendants de la politique, des cliques et de l'assiette au beurre.

Trop de mécontentements de plaintes et pas assez d'intérêt au travail, d'énergie et de désir du succès.

Trop de petites pratiques de piété, [illegible] de renoncement et [illegible] vraie religion.

Trop de graft, pas assez d'honnêteté.

Trop d'ambition à vouloir briller, à former caste à part, à jeter de la poudre aux yeux, pas assez de vraie démocratie et de charité chrétienne.

..Le coût de la vie monte, il ne descendra que le jour où tout le monde reviendra de gré ou de force dans son assiette, c'est-à-dire au bon sens, et à l'esprit de l'Evangile.

Bulletin paroissial

Coalition fermière et ouvrière.

Fermiers et ouvriers pourront-ils constituer un parti politique homogène au fédéral? Non, répond M. Léo-Pol Desrosiers, courrièriste du Devoir.

L'alliance de ces deux partis, —les ouvriers et les fermiers, —ne durera pas longtemps. Il y a tant de choses qui les séparent! Le premier consomme ce que le second produit, et c'est une chose rare de voir le producteur et le consemmateur aller longtemps la main dans la main. Il y a aussi la question du tarif sur laquelle ils n'ont pas vraisemblablement les mêmes idées. Et l'alliance pourrait peut-être bien se briser sur cette question. Protéger les manufactures, favoriser leur développement, c'est en effet favoriser l'ouvrier, augmenter ses chances de succès ouvrir un vaste champ à son activité Tout modéré qu'il est en réalité, le programme des libre-échangistes n'est pas favorable à tous les manufacturiers; et, dans le domaine fédérale, du moins, la coalition des fermiers et des ouvriers est aléatoire et fragile. Leurs intérêts contraires les tireront de deux côtés différents.

L'intérêts est la loi de la politique humaine.

Evangile

XIIIe dimanche après la Pentecôte

(S.Luc, XVII, 11-19.)

En ce temps-là, Jésus traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de lui, et s'écrièrent: Jésus, notre maitre, ayez pitié de nous. Dès qu'il les aperçut, il leur dit: Allez, montrez-vous aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix, et, se prosternant le visage contre terre, aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or c'était un Samaritain. Jésus dit alors: Les dix n'ont-ils pas tous été guéris? où sont donc les neuf autres? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. Et s'adressant au Samaritain: Levez-vous, lui dit-il; allez, votre foi vous a sauvé.

Entrée en vigueur du traité bulgare.

Paris, 11—Le traité de paix avec la Bulgarie est entré aujourd'hui en vigueur avec la ratification des puissances intéressées.

Le traité a été signé le 27 novembre 1919; et il a été ratifié par la Sobranje Bulgarienne le 12 janvier. La France l'a ratifié le 31 juillet.

M. MEIGHEN DENONCE LE PARTI DES FERMIERS

Le nouveau premier ministre n'a foi que dans le gouvernement union.—Il fait l'éloge de la politique unioniste dont il a hérité.

Sterling, Ont., 12—L'honorable Arthur Meighen Premier Ministre et chef du nouveau parti libéral-conservateur-national, a fait un discours hier après-midi, au village Sterling. Ce a été une vigoureuse condamnation du parti agraire et de l'Opposition libérale, une enthousiaste déclaration en faveur de la mise en force par le Canada de son système fiscal actuel et un éloge de la politique de guerre du gouvernement union.

Le nouveau parti national, dit-il, est composé des successeurs légitimes de Sir Robert Borden, en dehors des partis qui formaient le gouvernement d'union. "Aucun parti politique au monde naquit mieux et fut jamais mieux élevé.

Il est né après la guerre, et c'est un parti national parce que son principal souci est la nation."

Notre système fiscal

Le Premier Ministre a défendu notre système fiscal actuel comme nécessaire pour le maintien de notre vie industrielle et une source de revenus pour le gouvernement. C'est seulement en fabriquant davantage de marchandises qui seront vendues aux Etats-Unis que la valeur d'un dollar canadien pourra être maintenue de l'autre côté de la frontière.

Citant le programme du parti ouvrier, M. Meighen déclare que les classes ouvrières seraient les premières à souffrir d'une politique de libre-échange. Il nie que le tarif actuel ait été oppresseur des intérêts agricoles du Canada. Cette déclaration a été très applaudie.

Après avoir fait un sombre tableau des conditions actuelles de la plupart des pays d'Europe, le Premier Ministre a fait une éloquente péroraison en faveur de l'unité nationale.

"Je ferai tout en mon pouvoir pour établir une unité nationale embrassant toutes les races, toutes les langues et toutes les croyances. Je combattrai avec toute mon énergie pour la solidarité nationale; pour la modération de pensée et d'action; pour le progrès dans l'ordre, pour le maintien de la loi et de l'ordre et pour la politique qui nous a faits ce que nous sommes."

Un très nombreux auditoire, comparu rendu à cette assemblée. Malgré composé d'hommes et de femmes, s'étant malgré la pluie, tous écoutèrent religieusement l'orateur qui avait été présenté par M.G. Porter. L'honorable Dr. F.S. Tolmie, ministre de l'Agriculture, a aussi fait un discours.

Le gouvernement d'union

Au début de son discours, l'hon. M. Meihen a fait l'éloge de Sir Robert Borden et de son administration durant la guerre. Celui-ci a été vingt-quatre ans dans la vie publique et il a donné l'exemple d'un grand amour pour son pays et fait preuve de grands talents.

"Je suis confiant, dit M. Meighen que l'histoire rendra justice à l'ancien Premier Ministre, et que son nom sera placé parmi les grands serviteurs de la démocratie.

L'orateur explique ensuite les difficultés qu'a dû surmonter Sir Robert Borden, en 1917, pour former le gouvernement unioniste, et il passe en revue les principaux actes de l'administration Borden, sa politique de guerre surtout que M. Meighen a trouvée admirable.

Il répond aux accusations de ceux qui disent que le Canada n'a pas fait son devoir.

Il loue encore la politique de démobilisation du gouvernement Borden, qui a été un modèle pour le monde depuis le printemps de 1915.

La Grande Bretagne et les Etats-Unis ont nommé des commissions qui, après enquête sur le travail fait au Canada, ont déclaré que les plans de notre Dominion étaient les meilleurs.

M. Meighen parle encore avec éloge du gouvernement unioniste, au sujet de sa conduite avec le Service Civil qui a été réorganisé, l'Imprimerie Nationale où on a économisé près d'un demi-million, des problèmes du transport, de l'achat du Grand-Tronc, toutes sortes de mesures qui ont été réglées pour le mieux dans les circonstances.

Le droit de vote aux femmes, la bonne entente entre employeurs et employés, la construction d'une marine marchande avec une capacité de 360,000 tonnes, sont autant de bienfaits de la politique unioniste.

Le tarif.

L'honorable M. Meighen termine en expliquant les grandes lignes du nouveau parti dont il est le chef.

Il discute en particulier la question du tarif.

"La politique financière actuelle du gouvernement, dit-il, est poursuivie pour que le gouvernement ait des revenus qui lui permettent de payer ses dettes, sa politique tarifaire a pour but de garder au Canada les ouvriers canadiens en activant la production dans toutes les industries."

Le Premier Ministre a été vivement applaudi à la fin de son discours.

LE VIEUX PARTI TORY ET SON TARIF

Tel est le nouveau parti conservateur au dire de M. King.

Paisley, Ont., 13—Le parti national-libéral-conservateur est le vieux parti tory, inséparable de son tarif élevé, et il va transformer la procédure du parlement en autocratie, a déclaré hier soir l'hon. M. Mackenzie King, devant un auditoire d'électeurs du comté de Bruce. C'est une réponse aux déclarations que le premier ministre Arthur Meighen fit à Stirling, Ontario, mercredi dernier.

Dans un discours de deux heures, M. King fit le procès du gouvernement. "Le libéralisme et le parti conservateur n'ont rien de commun, affirma-t-il. Vous pouvez tout aussi bien avoir un parti prohibitionniste national; un parti national de lait et un parti national d'eau ou de n'importe quelle autre chose. On essaye de monopoliser les noms de tous les partis mais c'est le vieux parti tory, avec son tarif élevé, qui se cache sous plusieurs alias, qu'il change pour tromper le peuple et pour cacher son but.

Restauration des institutions parlementaires

"Les lois qui valaient la peine d'être adoptées à la dernière session ont été présentées par des libéraux; et elles avaient pour but de restaurer les droits du peuple. Les efforts du parti libéral se tourneront à remporter la liberté du parlement, à assurer un bon gouvernement du Canada.

"La dernière législation, tenue dans les nouveaux édifices à Ottawa semblait sonner la note que le parti libéral devrait dominer dans tout le Canada c'est-à-dire restaurer les institutions parlementaires, qui si elles n'avaient pas été détruites après les influences destructives de la guerre, avaient été du moins entièrement ignorées.

"Ce n'est que pure vérité que les membres de l'administration de guerre sont devenus si habitués à danser avec les millions que les milliers de dollars ne sont plus dignes de leur considération. Il n'y aura pas de changement à cet égard, pas de retour aux ministères responsables, tant que nous n'aurons pas un parlement nouveau et convenablement représentatif."

M. King critiqua le gouvernement pour l'achat du Grand-Tronc-Pacifique. Le parlement et le peuple ne furent avertis de la transaction qu'après qu'elle eut été faite.

En terminant, M. King fit la déclaration suivante:

"Le seul moyen de remédier aux maux dont nous nous plaignons, de libérer le Canada des influences, déprimantes qui s'exercent sur le contrôle de ses affaires politiques c'est une élection générale. Les coutumes constitutionnelles garantissent ce droit au peuple canadien, sans délai. Le gouvernement a entièrement perdu la confiance du peuple. C'est, soit une administration nouvelle (et comme telle elle n'a pas droit de continuer à exercer le pouvoir sans l'approbation de son programme par le peuple), soit une ancienne administration sous un nouveau nom avec un programme nouveau et un nouveau chef. En ce dernier cas, elle a atteint le but pour lequel le gouvernement d'union fut formé et n'a pas de mandat pour continuer au pouvoir.

Pique-nique électoral

Paisley, 13—Le chef de l'opposition, l'hon. M. MacKenzie King, a répondu hier au parc Paisley au discours que fit le premier ministre à Stirling mercredi.

Il a condamné l'attitude du premier ministre, de marcher au milieu du chemin en ignorant ceux qui marchent de chaque côté. "Je me rapppelle la parabole du pharisien, qui tenant le milieu de la route, craignait que les mendiants ne touchassent le bord de ses vêtements. Il y a dans cette parabole une autre allusion. Si M. Meighen désire jouer le rôle du pharisien, le parti que je dirige n'a aucune objection à jouer celui du bon samaritain et de porter secours aux miséreux.

L'assemblée était présidée par M. T. Mewhemy député à l'assemblée Ontarienne pour le comté de Bruce-Sud. MM. H. Dewart C. R., chef de l'opposition libéral à l'assemblée ontarienne et M. P. Pardee député fédéral pour Lambton ouest ont aussi porté la parole.

La journée était chaude mais les auditeurs étaient confortablement assis sous l'orme. Ils étaient plus de 1,500. L'accueil aux distingués visiteurs a été bienveillant et enthousiaste.

Cette manifestation politique a été organisée par l'association de la réforme des deux comtés et quelque peu dans le but d'aider à l'élection du député Truax, qui doit, après onze élections successives, rencontrer un fermier-uni dans l'arène politique.

M. Pardee.

L'orateur a fait l'éloge du député Truax. Il a ajouté qu'il ne croit pas qu'un fermier-uni ou tout autre candidat puisse mieux représenter le comté.

Il a fait aussi allusion au discours du premier ministre; et il a déclaré qu'il n'y avait dans cette harangue aucune élément de saine politique.

Le premier ministre, dit-il, n'a fait que rappeler le passé. Il nous accuse, les libéraux, d'être des libre-échangistes et des charlatans de la finance. Sommes-nous des charlatans parce que nous voulons aider aux masses? Si aider aux masses c'est être un charlatan de la finance, je le suis.

M. MacKenzie King a une carrière; il est tout choisi pour être le premier ministre du Canada.

M. Dewart

L'orateur dit en commençant qu'il est tout juste que le successeur de Sir Wilfrid Laurier énonce sa politique là où le grand politicien a tracé la sienne. "Je n'aime pas à parler des partis politiques comme des groupes. Les principes qui en sont les bases demeureront longtemps après que ces groupes seront disparus. Le gouvernement actuel est appelé le "gouvernement fermier-uni". Mais le premier ministre Drury n'aime pas cela il veut qu'on l'appelle le gouvernement du "Peuple". Le trésorier provincial se contente de l'appellation "gouvernement du prolétariat". Mais M. James Simpson veut qu'on l'appelle le gouvernement "national-fermier-travailliste" Quand ils ne savent pas euxmêmes de quel parti ils sont, il n'est pas étonnant que leurs électeurs se rangent du côté des libéraux.

"Croyez-vous que les fermiers élisent des représentants qui se promènent à Toronto en automobile, voyagent dans la province et wagon privé avec toute leur famille, et convertissent le parlement en maison de pension pour y abriter les leurs? Si c'est ce qu'isl entendent par économie, leur commettants en ont, je crois une tout autre idée.

Il fit allusion à plusieurs actes dont le gouvernement se glorifie. M. Dewart s'oppose à ce qu'il nomme partout des commissions pour éluder sa responsabilité. Le gouvernement a institué 16 commissions ce qui le laisse échapper à la responsabilité de ses actes.

"Le peuple doit certainement s'opposer à cette politique de subterfuge".

Le Canada dans la mêlée.

Toronto, 10—Le "Globe" parle ainsi de la possibilité de la participation du Canada dans la guerre anglaise imminente en Pologne:

"Si les Canadiens sont appelée de nouveau à être un des facteurs dans la solution des difficultés diplomatiques en Europe, ce sera cette fois d'une manière constitionnelle et régulière. Les potins, à l'effet que le Canada envoie à demande une ou deux divisions, n'ont pas un caractère rassurant. Le Canada n'a autorisé personne à déclarer la guerre ou à signer la paix en son nom sans l'assentiment des représentants élus du peuple réunis en Parlement. M. Meighen a appris combien impopulaires étaient les envois de contingents, si petits fissent-ils, dans la Sibérie ou l'Archangel, sans l'assentiment du Parlement. Il ne tentera pas de nouveau l'aventure sans l'obtenir au préalable. Il faudra ainsi une session d'urgence si la crise polonaise s'accentue. La convocation des chambres, si coûteuse et si difficile soit-elle sera certainement préférée à une nouvelle tentative, de la part du cabinet, d'usurper des fonctions qui ne relèvent que du Parlément, si l'on tient à ce que le principe du gouvernement responsable soit maintenu."

EST-CE LA GUERRE

Londres, 10—L'inquiétude se manifeste dans tous les journaux de ce matin au sujet du refus par le soviet de se rendre à la demande d'un armisice de dix jours faite par le premier ministre Lloyd George. Tous, indépendamment de leurs opinions sur le bolshévisme et sur les relations immédiates entre les Russes et la Pologne, sont inquiets.

En général, on considère possible la reprise des hostilités en Europe. On ne la considère pas inévitable; mais personne n'ose se montrer optimiste.

"Une heure sombre", dit la manchette éditoriale du "Times". "Est-ce la guerre?", demande le "Daily News". Le "Telegraph" déclare: "La situation constitue le plus grave péril qui nous ait menacés depuis que les Allemands ont traversé la Belgique."

L'attitude des ouvriers britanniques est étudiée par un grand nombre de journaux. Le "Daily News" dénonce "l'attitude irréconciliable de la France sur un arrangement avec la Russie", et il déclare: "S'il n'en tenait qu'à l'Angleterre, nous aurions la paix avec la Russie dans la quinzaine". Le pournal est convaincu que tous les ouvriers de la Grande-Bretagne refuseront de lever la main contre la Russie.

Le "Times" et le "Morning Post" prétendent que des partisans du bolshécisme, parmi les ouvriers anglais, sont à remplir l'ordonnance de Lenine, la guerre-civile. Ce journal croit évidemment que l'attitude ouvrière obligera, la Grande-Bretagne de se rendre au bolshévisme.

La situation est telle que la Grande-Bretagne ne peut plus avancer sans désastre, ni retraiter san déshonneur. Il sera peut-être humiliant pour elle de capituler, mais il lui sera impossible de combattre.

Dessous de cartes

Déjà nous en avons appris d'intéressantes sur le Congrès de Versailles qu'on y ait tenté de sacrifier la France à l'Allemagne, ce n'est plus guère douteux Au cours d'un récent débat M. Tardieu, défendant M. Clémenceau ne crut rien trouver pour mieux illustrer l'oeuvre accomplie à Versailles par le "Tigre" que de rendre publiques les conditions qu'on voulut imposer à la France. Les voici dans tout leur cynisme.

Admission immédiate del'Allemagne dans la Société des nations;

Pas d'occupation interalliée de la rive gauche du Rhin;

Pas d'occupation française non plui si ce n'est pour un période de dix-huit mois;

Payement par la France à l'Allemagne de tous les biens publics en Alsace-Lorraine.

Pas de cession à la France des mines de la Sarie!

Pas de régime spécial pour les populations sarroises;

Réparation forfaitaire des dommages de guerre causés aux biens ou aux personnes, jusqu'à concurrence de 40%

L'allemagne, quitte de toute indemnité au bout de trente ans, quel que soit le chiffre payé alors par elle.

La moitié de sa dette payée en papier.

Réparation du tonnage marchand au prorata des prises de guerre.

Liberté pour l'Autriche de s'unir à l'Allemagne.

Que demandait tout cela? interrompit quelqu'un.

Et M. Tardieu de répondre; Ces thèses ont été soutenues par nos alliés, tantôt par les Anglais, tantôt par les Américains, tantôt par les Italiens"

A un petit enfant

Toi qui rêves toujours, ne parlant pas encore,
Petit enfant royal par le bleu de tes yeux,
Vois-tu la flamme orientale de l'aurore
Qui se lève sur ton sommeil silencieux?

Vois-tu toute la mer périlleuse et joyeuse?
De lourdes visions émergent des brouillards
A travers la lueur d'une lune frileuse,
Et de grands cavaliers portent des étendards. . .

Si, dans la nuit ou dans le jour, lorsque tu rêves,
Tu vois le ciel doré, si tu vois cette mer,
Aux heures des douleurs tes douleurs seront brèves.

Quand la vie aura fait ton esprit plus amer,
Tu te rappelleras ces fantômes magiques
Pour t'endormir aux sons de leurs musiques.

Raymond de la TALHEDE.



SUR LE "SAGUENAY"

Pour revenir, j'ai voulu faire en bateau la route parcourue en chemin de fer pour aller. En voyant ainsi, à distance, la hauteur de ces montagnes abruptes dont on a dû dynamiter la base pour pouvoir tracer une voie ferrée de Québec à La Malbaie, l'on se rend plus compte des difficultés surmontées et des efforts apportés pour mener à bien une entreprise aussi formidable.

Quelques jours auparavant, sur le train qui me portait entre ces rocs géants d'un côté et le fleuve de l'autre, j'étais comme enivrée de tant de grandeur et étonnée, une fois de plus, de la hardiesse humaine. Vous avez comme l'intuition de jouer avec le danger. En effet, pouvez-vous imaginer que toutes ces pointes menaçantes de rocher qui surplombent vos têtes, ne se désagrègent pas, dans un fracas épouvantable au moment même où vous passez? Aujourd'hui, lorsque mes regards se portent de ce côté, cette impression demeure, jointe pourtant à celle de la sécurité que j'éprouve sur ce pont du "Saguenay", fier petit vapeur blanc, qui fend les eaux ondoyantes du St-Laurent, et qui m'amène vers la dernière étape de mon séjour sur ses rives enchantées.

Au salon, où je viens d'observer un peu les physionomies étrangères, une pauvre pianiste exécute des extraits d'un opéra de Verdi. Combien plus je préfère aller me griser d'air, et m'emplir les yeux—pour longtemps peut-être—de la majesté qui m'environne. . .

Des oiseaux blancs nous suivent, paradant, plongeant, planant gracieux et légers, comme pour se faire admirer. Les oiseaux seraient-ils coquets? . . . Non, c'est leur manière à eux, n'est-ce pas, de faire regretter le pays, et de manifester leur sympathie à ceux qui s'en vont . . .

Ma grande amie la Mer semble comprendre les sentiments bien complexes qui agitent mon âme...... Ses vagues sautent, tantôt dans une plainte grave et triste, tantôt dans des gambades joyeuses, suivant que mes pensées sont tristes ou gaies.

J'ai fermé les yeux pour mieux voir les êtres chers laissés en arrière. Non, vraiment, je n'aurais pas cru si fort le lien qui m'attache à eux.

Ces deux mois écoulés si vite, me font l'effet d'un beau rêve dont on s'éveille avant d'en avoir goûté, toute la saveur. . . La joie du revoir, après une longue séparation, est parfois douce jusqu'à la souffrance, j'oserais dire. L'accueil cordial reçu ne fait-il pas songer davantage à la privation—imposée par les devoirs respectifs de chacun dans la vie—de ces amitiés dévouées que le coeur insatiable fait chercher et trouver ailleurs. C'est un des bienfaits de Dieu envers sa créature qu'il y ait toujours place dans ce coeur pour des affections nouvelles.

Doucement bercée par le flots bleus, mes souvenirs chevauchent pêle-mêle, d'une façon bizarre. Tous cependant ont leur charme.

Je me vois, caquetant dans une soirée d'amis, tandis qu'aussitôt après, je me livre à la cueillette de cerises dans le jardin de mon parrain. Le récipient ne se remplit pas vite. . . Vous devinez pourquoi? . . . Ailleurs c'est l'incident de la clé confisquée d'un Victrola. . . bientôt reprise. . . pour me permettre d'ahurir ou de charmer mes gens suivant qu'ils ont le sens musical ou pas. . .

Et puis, ce sont les connaissances faites ou renouvelées, des amitiées renouées, la bonté éprouvée de parents et d'amis, toujours là pour procurer du plaisir, en voiture ou. . . à pieds. Qui ne connait aussi cette hospitalité franche et en renom des vieilles familles de chez nous? . . .

Dans mes oreilles résonnent les sons, riches encore, du minuscule harmonium—une antiquité—qui, à défaut de piano, encourage la "virtuosité" de mon entourage. . . Sous le beau ciel de Notre-Dame du Lac qui forme comme un dôme magnifique, soutenu de toutes parts par une véritable mur de montagnes, dominant le splendide lac Témiscouata, il fait bon rire et chanter. Ce sain exercise prépare mieux à relancer les petites malices auguisées, les taquineries spirituelles lancées avec art par l'hôte joyeux du logis. . .

Mais, dites-moi, par quel subterfuge "Panut" arrive-t-il à se faufiler dans cette mémorisation? Panut! le compagnon fidèle du "maître", et des "anciens" étudiants en vacances! Panut! pauvre chien, faisant sa dix-septième année, privé de la vue, de l'ouïe, de la vue et de la parole. Il était si vieux, qu'il avait peine à marcher. Un beau jour—n'en déplaise à ses cendres—nous eûmes le plaisir d'apprendre qu'on avait enfin enseveli ses infirmités dans le grand St-Laurent. . . Panut, on se souviendra de toi, pour tes prouesses nombreuses de chien éduqué. . . Et "Jacquot" s'en mêle. Jacquot, le perroquet de M.D. . . . qui appelle "maîtresse" ou "Ti-Loup"; demande à manger: "J'ai faim". . . Il se plaint lui même: "Pau ti-Jacquot!" Si vous parlez trop, il vous dire: "Tais toi". . .

. . . Le "Saguenay" file toujours. . . Les oiseaux blancs se sont dispersés:. . . Au loin, Québec se dessine. C'est l'heure dernière des adieux. . . Mais de cette mélancolie qui m'enveloppe, se dégage tout à coup la pensée de ceux que je vais revoir après deux mois d'absence, de ceux qui vivent ma vie, qui m'ont inspiré l'énergie de la lutte pour garder envers et contre tous mes droits sacrés de croyance et de langage.

Nous accostons. . .

Adieu, Québec, terre de liberté! Puisses-tu jouir toujours de la bienheureuse insouciance avec laquelle tu parles ta langue et pratiques ta foi. Mais, du grâce, sache bien toute la valeur de la richesse que tu incarnes aux yeux d'"eux tous" vers qui je retourne.

JACQUELINE DES ERABLES.

Juillet 1920.

LES MERES

Il me semble qu'au-dessus de tous ceux qui sont appelés à servir, celles qui, par leur nature et leur vocation, doivent servir davantage notre pays et la cause française au Canada ce sont les mères.

Elles tiennent les destinées futures dans leurs petites mains: les enfants qu'elles élèvent seront demain le peuple canadien et ceux qui le dirigent.

Elles sont toutes-puissantes pour servir ou pour compromettre notre avenir français. Cette vérité est si évidente qu'elle est admise par tous; mais, admise en théorie, il ne semble pas que, dans la pratique, nous l'ayons comprise dans toute sa profondeur et toute son étendue.

C'est qu'il n'y a pour nous qu'une manière de servir efficacement faire à nos enfants des âmes françaises.

Voici en six petits mots ce qui prend, pour l'accomplir, toute l'intelligence, toute la volonté, toute la conscience de chaque mère canadienne.. Elle rencontre au dehors des obstacles dus à l'ambiance anglaise; au dedans, elle en rencontre d'aussi nombreux créés par notre glissade graduelle vers tout ce qui est anglais et américain: esprit, habitudes de vie, éducation des enfants.

Devant les protestations que je devine, je vous prie d'observer et de comparer ce que nous sommes, au point de vue français, aujourd'hui, avec ce que nous étions, disons, il y an un demi-siècle? Et pourtant, alors déjà, les bons Canadiens se plaignaient des progrès de l'anglicisation dans notre province française.

Les Anglais ont de grandes qualités et c'est en les accentuant qu'ils deviennent remarquables. Leurs coutumes, leurs manières de faire conviennent à leur nature et à leur tempérament; nous avons tort de les adopter, elles ne sont pas faites pour nous. Soyons aussi personnels et impénétrables qu'ils le sont. Nous, de race française, efforçons-nous d'être supérieurs en accentuant les qualités de la race française. Nous ne serions jamais des Anglais bien réussis, pas plus qu'ils ne seraient des Français passables. Ils n'ont pas cette ambition d'ailleurs, soyons aussi fiers qu'eux.

La mère est maîtresse absolue de l'âme de son petit enfant, elle peut la pétrir à sa guise. Il faut qu'elle sache que, dès le début, tout a de l'importance dans l'éducation, qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut favoriser la réalisation d'un programme médité et tracé à l'avance.

Dans tous les pays la mère, pour faire à son enfant l'âme de sa race, est aidée par l'ambiance, les souvenirs communs à tous, une langue unique, l'esprit national incarné dans tous les usages et manifesté dans toutes les grandes circonstances de la vie. Ici, le voisinage des deux races, leur rivalité, l'usage de deux langues, l'infiltration insidieuse d'une mentalité étrangère, rendent l'oeuvre de la mère assez compliquée, et pour la bien remplir, elle doit savoir exactement en quoi elle consiste à ce point de vue spécial, et ce qu'est cette âme française qu'on lui présente comme idéal.

Remontons à nos origines, et nous trouverons l'âme française toute noble, grande, brave et forte, à la fois idéaliste et pratique, croyante et apostolique, incarnée dans cette poignée de colons que rien n'a pu décourager ni déraciner.

Ils conquièrent la forêt et les sauvages, ils sont plus forts que les éléments et le événements déchaînés contre eux. Soutenus mollement par la France, et finalement abandonnés par elle, ils résistent encore à tout ce qui leur enlèverait leur personnalité ou toucherait à leurs libertés, et ils luttent si bien qu'ils ne sont jamais asservis. Ils demeurent catholiques en pays protestant, français en pays anglais. Ils se multiplient prodigieusement et débordent de la province où les Anglais ont cru les enfermer, et partout où ils vont, ils conservent leur foi, leur langue et leur force d'expansion. Si faibles, si pauvres et si peu nombreux au début, ils sont devenus une grande force qui augmentera, à la condition pourtant de ne rien céder, de rester solidement attachés à ce qui a fait leur succès et leur durée.

La voilà l'âme française, celle qui sommeille dans chacun de nos enfants et qu'il faut éclairer et diriger dans la voie tracée par nos prédécesseurs, grands patriotes, missionnaires, défricheurs et cultivateurs, hommes d'affaires, hommes de professions libérales, chasseurs ou seigneurs, tout le peuple français du Canada dont nous descendons et que nous avons le devoir de *continuer*.

Quand l'âme de l'enfant commence à s'ouvrir comme une fleur dans la douce tiédeur du foyer, elle entend et elle écoute; elle s'assimile ce qu'on lui dit et elle essaie de communiquer ses petites pensées vagues: enveloppons-la, pénétrons-la de l'esprit français, qu'elle le respire, qu'elle l'entende dans un langage aussi pur que possible. Et quand l'enfant réclame des contes, c'est pour nous le moment de commencer à lui transmettre son héritage.

Il veut des faits merveilleux et héroïques, des rois, des batailles, des voyages, des peuples étranges, des pays remplis d'animaux et d'oiseaux de toutes sortes. Puisons dans notre trésor: nos contes seront des histoires et même de l'histoire: quelle femme un peu intelligente et instruite, mêlant adroitement les récits de la vieille France et ceux de la Nouvelle-France, n'amusera pas l'enfant en touchant son coeur? Elle fera de lui, dès l'âge de six ans, si elle le veut, un petit Canadien français qui sait pourquoi il est Canadien et comment il est français.

C'est la mère qui donne le Bon Dieu à son petit enfant: fortement croyante, elle lui transmet peu à peu la foi dont elle vit, et jamais il ne la perdra complètement si elle lui vient de sa mère. Il faut des mères profondément chrétiennes, solidement instruites de la religion, afin qu'il ne se mêle à leur enseignement aucun erreur, aucune superstition, aucune étroitesse. L'influence religieuse d'une telle mère sur ses enfants est la plus bienfaisante et la plus durable de toutes.

N'oublions pas que la première éducation esthétique de l'enfant est l'oeuvre maternelle, que le choix de ses premières images, de ses jouets, de ses livres dépend d'elle et que ses premières impressions sont ineffaçables. Ne comblons pas les petits de choses laides, jouets grotesques et images vulgaires. Donnons moins de cadeaux et choisissons-les avec goût. Mettons en lui le bel amour de ce qui est beau, apprenons-lui à voir la beauté et à l'admirer: les nuances des nuages, la délicatesse de fleurs, l'harmonie des formes, la douceur des sons, peu à peu il saura les apprécier et les aimer, si sa mère s'est occupée de lui comme elle le doit, si elle ne lui a pas permis de s'habituer à la vulgarité et à la laideur.

La musique, les jolies gravures, les poésies gracieuses, autant de moyens de cultiver en lui le goût du beau et en même temps le goût du bien et de l'harmonie morale. Nous le savons bien; dans la vie tout sert, soit à tirer en bas, soit à élever l'âme. Ne négligeons rien de ce qui aidera l'enfant, devenu un être responsable et qui lutte, à s'élever au-dessus des bassesses et des laideurs.

Utilisons tout ce qui peut faire s'épanouir en lui les dons qu'il apporte en naissant. Dans l'obscurité de l'ignorance et de l'abandon, sa petite âme dormirait. Nous devons l'éveiller et lui enseigner à s'exprimer. Il ne le fera que dans la confiance la plus absolue: celle-ci est instinctive; quand il la perd, c'est par notre faute. Ce "Maman l'a dit", qu'il répète avec une ténacité si touchante parce qu'il a la foi, redoutons, comme un malheur irréparable, qu'il la perde en découvrant que sa mère l'a trompé.

Qu'il ait la certitude que ses idées, ses curiosités et ses découvertes ont pour elle une grande importance, et c'est d'ailleurs la vérité. Elles sont importantes, ces confidences enfantines, qui appellent la mère et l'accueillent en amie dans la petite âme si facile à effaroucher, et qu'une parole brusque, une distraction évidente font se replier sur elle-même bien plus facilement que la plupart des mères ne le soupçonnent.

L'âme de l'enfant est riche de trésors accumulés en elle dès avant sa naissance, il appartient aux mères de les trouver et de lui enseigner à s'en servir.

Dans cette première éducation, il faut nous pénétrer de cette vérité: les enfants ont en eux le germe des énergies, des qualités et des talents qui ont fait la force et la grandeur de nos ancêtres, mais ces petites âmes sont ouvertes à tant d'autres influences contraires! C'est notre devoir et notre labeur d'amour de "favoriser en eux la poussée des ancêtres", comme le dit si fortement Maurice Barrès, et rien ne peut nous y aider autant que de les initier de bonne heure à ce que furent la vie, les traditions, l'esprit des Canadiens dont nous descendons. Nour leur ferons ainsi un fonds français solide qui résistera à toutes les influences et à toutes les infections. Ils auront une personnalité forte qu'ils conserveront même en vivant dans les milieux étrangers.

Nos vieilles chansons françaises sont utiles ainsi que nos rondes populaires. Donnons-leur de la gaieté et des chansons, que leur jeunesse s'épanouisse dans la joie précieuse et le rire facile. J'aime aussi les vieux cantiques démodés et vieillots qui furent chantés par plusieurs générations de Canadiens. Chansons et cantiques traversèrent l'Océan avec nos anciens, il est juste que nos enfants les lèguent à leurs enfants. Il n'y a rien à négliger, pour créer dans la famille, l'atmosphère française dans laquelle grandit l'âme de l'enfant qui en demeurera imprégnée.

Mais l'enfant vieillit et l'école nous le prend, et plus on s'est occupé de lui avec intelligence, plus il nous semble que l'école ruine notre oeuvre. Il entend un langage incorrect et vulgaire et il l'imite: il devient querelleur et grossier. Quelle mère ne s'est pas désolée et un peu découragée à ces retours d'école? C'est notre grande épreuve, mais avec ténacité, il faut réagir constamment contre les mauvaises influences et ne pas oublier qu'il y en a de bonnes. A travers ces difficultés nouvelles, continuons à élever l'enfant.

Avec quelle sollicitude il faut veiller afin de lui enseigner à être endurant sans lâcheté, brave sans cruauté, bon sans faiblesse, délicat sans mièvrerie, assez fier et indépendant pour *oser* être poli, bien élevé, parler correctement, en dépit des écoliers et des maîtres parfois; pour qu'il ait le courage d'être généreux et délicat au milieu de tant de petits gamins rudes et mal élevés.

C'est maintenant qu'il faut constamment tenir devant ses yeux l'idéal français, en travaillant à lui faire une conscience délicate, forte droite et noble qui haïsse le mensonge et méprise toute lâcheté physique et morale. Poussons-le à être actif, complaisant, gai; enseignons-lui à penser aux autres, à s'oublier à l'occasion, à accepter avec calme les contrariétés, à prendre sur lui pour ne pas manifester bruyamment sa mauvaise humeur.

Maintenant, plus que jamais, il doit être persuadé que sa mère est sa meilleure amie et que rien de ce qui le touche ne la laisse indifférente. Pour le comprendre, qu'elle essaie de revivre son enfance afin de savoir son point de vue à lui: elle jugera ensuite du sien, en y apportant de la réflexion, de la mesure, beaucoup de prudence, car elle ne doit pas se tromper: ses erreurs peuvent avoir des conséquences sérieuses.

Beaucoup de mères ignorent qu'il faut enseigner aux enfants à aimer et que c'est avec leur mère qu'ils l'apprennent bien. Ce n'est qu'à force de recevoir que l'enfant veut donner à son tour. L'amour n'est pas dans sa nature, il est tout égoïsme: l'amour étant un élan au-dessus de sa nature, c'est la mère qui prépare le miracle en l'aidant à sortir de sa petite personne par l'habitude de penser au plaisir et au confort des autres. Car, aimer c'est s'oublier pour les autres, l'amour qui n'est pas cela n'est qu'un autre nom donné à l'égoïsme.

Il existe une classe d'enfants qui sont l'objet de ma profonde pitié Ce sont ceux qui sont moins bien doués que leurs frères ou leurs soeurs, moins vifs, moins brillants, plus distraits et plus lents, et qui sont traités dans la famille comme s'ils étaient bien inférieurs aux autres.

Que de natures on a désorientées pour la vie en traitant avec dédain leur intelligence un peu courte, leur esprit indécis aux idées confuses ou fausses. Parents et professeurs s'écrient trop souvent: "Est-elle simple! — On ne fera jamais rien de lui!" O les paroles maladroites et malfaisantes qui retentiront peut-être sur toute une existence pour l'assombrir quand il aurait suffi d'une tendresse intelligente, d'une patience douce et ferme pour ouvrir cet esprit fermé, donner de la confiance au pauvre enfant, au lieu de le décourager par les reproches ou les réflexions humiliantes.

L'enfant maintenant a l'occasion d'avoir des petits compagnons anglais. Faudrait-il lui permettre de se laisser aller à son antipathie instinctive pour eux? Certainement non. Qu'il se fasse respecter d'eux et qu'il les respecte. Vous me direz que voilà un mot bien grave à employer quand il s'applique à des enfants. Je vous assure que le germe du sentiment est en eux: à nous de le développer, et en voici l'occasion. Enseignons-lui à être fier de sa race et disons-lui que l'autre a le même droit d'être fier de la sienne, et qu'il n'y a rien de plus vilain, de plus injuste et de plus lâche que les injures qui s'adressent aux origines des uns et des autres.

Que chaque soir le retour de l'enfant dans la famille soit le bain salutaire où s'efface tout ce qui a pu ternir son idéal et affaiblir en lui la force des traditions françaises. Efforçons-nous sans cesse de le faire grandir moralement, et que tout y concoure: leçons expliquées, commentaire des incidents de la journée sont autant d'occasions précieuses, où l'âme des parents et celle de l'enfant prennent contact et se révèlent mutuellement.

A mesure que l'enfant sort davantage du cercle familial, il est plus exposé aux influences étrangères et je ne vois de contre-poison énergique, contre l'anglicisation inconsciente que dans la famille jalousement française et traditionnelle, travaillant sans relâche à façonner l'âme de l'enfant dans le sens français afin de maintenir la race dans sa pureté, sa fierté et sa force.

A toutes les étapes de l'éducation, nous serons puissamment aidées par les lectures bien choisies, habilement graduées, faites autant que possible à haute voix, pour que l'enfant perçoive peu à peu la clarté et l'harmonie de la belle phrase française et que son coeur s'ouvre aux conceptions élevées et nobles qui s'adaptent si mystérieusement à ses origines et à ses hérédités.

Quand de l'école ils passeront au collège ou au couvent, ils auront acquis le goût des choses de l'esprit, ils sentiront fortement l'attirance du Beau, et avec leur besoin de grâce et de logique, ils répugneront aux lectures insignifiantes, aux phrases ronflantes et aux laideurs courantes. Les mères se reposeront-elles enfin après avoir confié leurs enfants à des éducateurs bien choisis? Les mères ne se reposent jamais, et ce serait une grave erreur de se décharger maintenant de responsabilités qui sont de plus en plus sérieuses. Leur action doit s'exercer discrètement et fermement, en collaboration avec celle des éducateurs. La mère est la première influence, et si elle à la hauteur de son rôle, elle est le meilleure. C'est elle qui connaît mieux son enfant; qu'elle l'habitue à s'exprimer librement devant elle et sur tous les sujets. La parfaite sincérité de l'enfant avec sa mère dont l'indulgence ne doit jamais troubler le jugement, est la meilleure sauvegarde de l'enfant. Ne la lui enlevons pas en nous désintéressant de ses études, de ses plaisirs, de ses difficultés et de ses préférences.

Sans cesser d'être la mère sage, devenons peu à peu l'amie, et pour y réussir oublions quelquefois les années qui nous séparent de nos enfants. Nous n'avons pas toujours pensé comme aujourd'hui: remettons-nous au point, esayons de nous rappeler les illusions, l'ardeur, l'exubérance et les intransigeances de la jeunesse: alors seulement nous serons en état de prévoir les dangers, de deviner ce qu'on ne nous dit pas complètement, de protéger enfin et de diriger sûrement.

Par nous il s'attache au foyer et à la famille; la mère a mille moyens de faire vivre l'âme de l'enfant dans la lumière, la rectitude et la générosité. C'est par elle qu'il apprend mieux la politesse, c'est avec elle qu'il exercera plus facilement la délicatesse et la sensibilité qu'il cache avec timidité quand il est entouré d'étrangers.

Un jeune homme qui a été ainsi suivi avec sollicitude par sa mère sort du collège immunisé contre l'anglicisation.

Il n'en est pas de même de la jeune fille et pour bien des raisons. Malheureusement, dans plusieurs des grands couvents de nos villes, le nombre des Américaines et des Anglaises crée une atmosphère trouble où flottent des idées et des habitudes bien différentes de celles que nous préconisons pour la sauvegarde de notre vie française. Dans nos familles également, nous nous sommes éloignées de la vieille et saine tradition canadienne pour adopter des usages qui ne sont pas faits pour des tempéraments latins. L'éducation d'autrefois! On l'a dédaignée, proclamée démodée, trop ancienne pour servir à nos modernisantes.

Et qu'est-il arrivé? Les jeunes filles de nos jours, élevées suivant les méthodes nouvelles, celles qui sautent à pieds joints par-dessus toutes les restrictions traditionnelles et par-dessus beaucoup de convenances, sont-elles bien supérieures à celles qui les ont précédées? Vous prétendiez, en leur accordant plus de liberté, les doter d'une personnalité plus marquée? Ont-elles, en effet, plus d'originalité et plus de caractère?

Non. Elles ont les habitudes d'indépendance, de paresse, de luxe, de vanité qui les amènent au mariage prêtes à la révolte dès que les difficultés surgiront. Est-ce un progrès?

Elles ont accroché pas mal de leur laine aux ronces des chemins sur lesquels elles ont erré jour et nuit, sans l'ombre de surveillance, et si après toutes leurs petites aventures, elle sont demeurées honnêtes au sens strict du mot, elles sont loin pourtant d'avoir la pureté de coeur et la droiture de conscience qui furent longtemps l'apanage des jeunes filles, et quoi qu'on en dise, ces qualités restent encore et seront toujours leur plus grand charme. Dans les familles à l'aise, les jeunes filles ne consentent pas à travailler dans la maison, et les sommes qu'elles dépensent pour leur toilette sont extravagantes; dans les familles plus modestes, comme elles ont les mêmes exigences, elles trouvent du travail hors de la maison afin d'avoir la liberté de dépenser aussi beaucoup d'argent. Les unes et les autres vivent en égoïstes et pour leur plaisir; elles n'aiment leurs parents qu'en théorie et en raison de ce qu'elles peuvent en tirer. Si ce sont là les fruits de la belle liberté tant prônée, il est temps d'étudier la question sérieusement, et de voir si l'ancin système ne valait pas mieux que celui-ci.

Certes, je suis en faveur d'une grande largeur d'idées dans l'éducation de nos filles. Après leur avoir fait une conscience droite et éclairée, après avoir essayé de les former sérieusement, qu'on leur accorde une liberté raisonnable; mais liberté n'est pas licence, et à moins d'avoir perdu la tête, on ne peut voir sans effarement les agissements de tant de jeunes filles de nos grandes et petites villes qui vont où elles veulent, avec qui elles veulent, et si peu protégées, que leur audace invite toutes les catastrophes.

Tous les bons parents dont la faiblesse autorise une telle conduite sont très coupables, ils ne sont malheureusement pas les plus cruellement punis.

Il est temps de faire une réaction, et ce sont les femmes canadiennes-françaises qui doivent en prendre l'initiative. Ce leur sera facile, car il faut revenir bien peu en arrière pour retrouver l'éducation chrétienne et sensée, les habitudes respectables de nos bonnes familles canadiennes.

Nous nous sommes laissées entraîner par un courant qui nous

(*A suivre en page* 4)

Les mères

(Suite de la page 3)

paraissait irrésistible: de concessions en concessions, il n'est presque rien resté des usages qui protégeaient la pureté et la modestie de nos filles, et nous en sommes au point où il faut juger le système américain à sa valeur. Pour nous, il ne vaut rien. La preuve en est faite. La dégringolade a été rapide, les moins austères le constatent et le déplorent.

Mais il est toujours temps de se ressaisir et il n'est de courant irrésistible que pour ceux qui renoncent à lutter.

Ici c'est l'union de toutes les consciences et de toutes les volontés féminines qui donnera la force de revenir aux coutumes sensées et nécessaires pour remonter le courant comme il faut d'un autrefois encore assez rapproché. Mais il n'y a pas à nous le dissimuler, il faut de grandes réformes.

Tout le monde s'accorde pour blâmer le luxe qui envahit toutes les classes de la société, mais bien peu veulent y remédier personnellement en vivant avec plus de simplicité. Chacun vit à l'extrême limite de ses ressources quand ce n'est pas au delà, et les enfants élevés dans un milieu où l'économie est ignorée, où tout est sacrifié à l'apparence, sont tout naturellement entraînés à l'extravagance.

Pour inculquer la simplicité aux jeunes filles, il ne suffit pas de modifier leur manière de se vêtir, il faut que la famille soit simple en tout; et que chaque membre soit convaincu que le confort et l'élégance s'allient parfaitement à cette simplicité de bon ton qui leur donne un cachet de distinction. Il est très rare que le grand luxe ne sente pas un peu le parvenu. Il faut à la mère autant de jugement que de tact pour poser les limites convenables, et il lui faut beaucoup de fermeté douce pour que ces limites ne soient par franchies. En modifiant certaines de nos façons de vivre actuelles, en faisant la vie de famille plus unie et plus intime, il deviendra tout naturel d'habituer la jeune fille à partager avec sa mère les travaux et la responsabilité du ménage: ce sera l'aider à édifier son bonheur futur et la paix de son propre foyer, car les maisons mal organisées sont toujours des foyers de discorde.

Ce retour à nos belles traditions françaises ne se fera pas en un jour, mais rien n'est impossible aux bonnes volontés éclairées et fervents.

Laissant de côté toutes les considérations générales que je pourrais faire valoir sur l'avenir de notre pays, c'est le devoir strict de chaque mère de préparer l'avenir de sa fille et le devoir également sérieux de chaque jeune fille de parfaire l'éducation bien commencée mais incomplète qu'elle a reçue au couvent.

Dans toute jeune fille il y a de l'enfant et de la femme, c'est-à-dire peu d'unité encore, une volonté inégale, des aspirations élevées, de la générosité, des sentiments délicats, de beaux enthousiasmes, mais tout cela est un peu incohérent et demande une direction ferme et sage que la mère doit pouvoir donner, et à laquelle le père ne doit pas rester étranger.

Les parents ne peuvent l'ignorer; les années qui s'écoulent entre la sortie de pension et l'établissement de la jeune fille seront décisives dans l'orientation de sa vie, et elles sont pour la vraie mère, celles qui demandent le plus d'intelligence, de tact et de fermeté.

Préparons nos filles à être à leur tour des mères chrétiennes et dévouées et à continuer pour leur compte la chaîne des meilleures traditions, qui comprend celle de la bonne maîtresse de maison. Initions-les à tous les secrets d'un art qui, hélas, se perd depuis que les femmes deviennent si mondaines.

Il ne suffit pas qu'une maison soit bien meublée; elle doit être propre et salubre, bien conduite, afin que les dépenses n'excèdent pas les revenus; une femme doit être en mesure de faire et de faire bien tout ce qu'elle commande à ses domestiques . . . quand elle en a!

Les femmes auraient bien tort de se croire diminuées par ces soins domestiques. La poésie n'est pas toute dans les anthologies; elle ne se borne pas, non plus, dans la vie, à ces rares moments lumineux ou sombres pendant lesquels elle pénètre toute existence humaine; elle est cachée partout et elle embellit les plus modestes détails quand ils se rattachent à l'accomplissement du devoir accepté pour le bonheur de ceux qu'on aime.

Aucune mère, attachée à sa mission, fidèle à son poste au foyer, devenue l'amie et la compagne de sa fille, partageant avec elle ses travaux, s'intéressant à ses plaisirs, s'y prêtant avec complaisance et gaieté, ne peut manquer d'atteindre le but qu'elle poursuit depuis la naissance de l'enfant: faire d'elle une vraie femme. C'est le plus beau service qu'elle puisse rendre à son pays.

Avec une profonde conscience de la puissance de notre effort personnel et de sa nécessité, avec toute la bonne volonté de notre âme bien éveillée aux besoins de l'heure, prenons notre grand courage pour revenir à la simplicité, à l'industrie, à l'hospitalité sans faste, à la politesse, à l'honnêteté foncière, à la décence, au respect des parents, à l'amour du foyer qui ont fait si respectables ceux qui, avant nous, furent l'honneur du Canada français. L'une de nos obligations envers eux est de demeurer nous-mêmes, sans teinture d'anglicisation ou d'américanisation.

Notre antipathie pour les Anglais est peut-être injuste, nos dédains sont souvent immérités: surveillons ces dispositions excessives, soyons généreux et justes, ce sera faire preuve d'intelligence.

Mais ce que personne ne songerait jamais à critiquer, c'est notre effort à nous distinguer et à progresser en affirmant notre personnalité française, en affinant notre intellectualité française, en élevant très haut notre idéal et en nous efforçant de le vivre.

FADETTE.

LE GASPILLAGE

Tout le monde se plaint de la cherté de la vie. Certes, il y a de quoi! Les forbans de la finance, grâce à la connivence scandaleuse de politiciens au patriotisme tapageur, non contents d'avoir fait d'énormes profits à même les oeuvres de guerre, continuent leurs spéculations sur les victuailles; et le coût de la vie monte toujours. Mais personne ne songe à réduire son train de vie au diapason des conditions actuelles. Le luxe et l'exeravagance sont les dieux du jour dans toutes les sphères sociales. Commerçants, industriels, professionnels, aussitôt qu'ils se sentent un peu au-dessus de leurs affaires, étalent une opulence égale à celle des princes du moyen-âge. La petite bourgeoisie, sous prétexte de se donner des airs aristocratiques, emboîte le pas. N'y a-t-il pas jusqu'au menu fretin qui, fort de ses théories égalitaires, cherche à singer les gens de la "société"? Au lieu de chercher la solution du problème du coût exorbitant de la vie dans l'épargne et le retour à des habitudes plus simples, on persiste à courir après des gages plus élevés; le résultat en est que par le jeu logique des lois économiques, le coût de la vie augmente en raison directe du prix de la main-d'oeuvre. L'ouvrier est plus pauvre, aujourd'hui, avec $5.00 par jour, qu'il l'était dix ans passés avec $2.00.

S'il y a une chose qui s'appelle le haut coût de la vie, il y en a une autre qu'on nomme le coût de la vie haute. Pourquoi tant gémir sur la première si l'on n'a pas le courage d'admettre la seconde? Pourtant, il suffit d'un peu d'esprit d'observation pour constater que les moeurs d'aujourd'hui sont d'une extravagance ruineuse comparées à celles d'autrefois.

Il y a vingt ans, il n'y avait pas d'automobiles. A présent il y en a trop. Ne va-t-on pas jusqu'à s'endetter et vendre sa maison pour se procurer ce luxe dispendieux. La bonne moitié de ceux qui brûlent les routes en automobile n'en ont pas le moyen; ils brûlent aussi la chandelle par les deux bouts.

Il y a vingt ans, les théâtres étaient rares, fréquentés seulement par un petit nombre. De nos jours, il y en a partout. Plus on en construit, plus ils se remplissent à déborder. Le fameux cinéma coûte, en définitive, plus cher à la famille de l'ouvrier, chaque mois, que ne coûtait le théâtre véritable à la classe aisée, il y a un quart de siècle.

Il y a vingt ans, le sport ne coûtait encore que peu de chose. A présent, il absorbe des sommes fabuleuses. Qu'il s'agisse de billard, de gouret de balle, de tennis, tous les articles requis sont de fabrication coûteuse. Il y a bien des jeunes gens, et d'autres pas jeunes du tout, qui n'en croiraient pas leurs yeux, s'ils établissaient le chiffre total exact de ce que leur coûte chaque année leur amour du sport.

Il y a vingt ans on ne voyageait pas comme maintenant. Les chemins de fer ne peuvent suffire à transporter les touristes. On se déplace souvent; on va à de lointaines distances. Là comme ailleurs, il y a un abus incontestable. Les prix ont doublé; le trafic aussi!

Il y a vingt ans, le cigare, même à cinq sous, restait l'apanage des professionnels, ou n'était fumé qu'en certaines circonstances exceptionnelles. Maintenant, tout le monde déguste des havanes à coeur de jour.

Il y a vingt ans, chacun se barbifiait soi-même, chacun cirait ses propres bottes, chacun transportait ses emplettes.

Il y a vingt ans, la mode était une reine; elle est devenu un tyran. S'agit-il de vêtements? Seuls les meilleurs étoffes et les tissus le plus dispendieux trouvent preneur. Chapeaux, fourrures, chaussures de grand prix sont l'apanage de jeunes filles ou de jeunes femmes de condition plutôt modeste, avec ce résultat que la haute aristocratie s'en venge en avant recours à des combinaisons d'un prix fantastique. S'agit-il d'aliments? Les mets frugaux de l'ancien temps ont fait place partout à une nourriture, mieux apprêtée peut-être, mais plus dispendieuse et moins hygiénique surtout.

On gaspille avec une rage démoniaque. Pour les amusement les parties de plaisir, la gourmandise, l'argent roule sous le bout du doigt tant qu'on en a. Il y a des boîtes de chocolat de dix à quinze piastres; et cela se vend! Les jeunes gens ce côtisent entre eux pour se promener en automobile à cinq piastres par heure. On porte des chemises et des bas de soie. On est endimanché tous les jours de la semaine. C'est comme une folie de prodigalité.

La société moderne est atteinte d'un cancer qui la ronge: le gaspillage, issu du matéralisme brutal d'une civilisation areligieuse, entretenu par une incommensurable vanité. Jouir de la vie le plus possible, c'est le mot d'ordre, du haut en bas de l'échelle sociale. Au chapitre du travail, du sacrifice, de la modestie, on ne connaît pas de mesure. Aussi, ça coûte cher.

Louis XII, qui aimait mieux "voir son peuple rire de son économie que pleurer de sa prodigalité," serait un phénomène dans l'âge où nous vivons.

Croit-on que l'on peut indéfiniment continuer un gaspillage aussi ridicule? il y a des lois économiques, comme il y a des lois naturelles et morales. Libre à l'homme d'enfreindre les unes ou les autres, mais la loi porte en elle-même sa sanction.

La grande cause du déséquilibre économique réside dans le gaspillage sous toutes ses formes. Il n'y a pas assez de production. Trop de main-d'oeuvre est employée à satisfaire le luxe. Tout le monde veut consommer; personne ne veut produire.

Où va-t-on de ce train? La matière première est gaspillée pour le luxe au détriment des articles de nécessité. La fortune publique en ressent le contre-coup. Il en résulte une augmentation constante du coût de la vie, un conflit plus aigu entre le capital et le travail, un malaise social gros de conséquences.

Du remède tout trouvé: le travail et l'épargne personne ne veut. On s'amuse, tout est bien; à plus tard les choses sérieuses. Pourvu qu'il ne soit pas alors trop tard. . .

Devant l'imprévoyance actuelle des peuples comme des individus, il est impossible de ne pas se rappeler les vers du vieux fabuliste par excellence:

"—Vous chantiez? j'en suis fort aise.

Et bien, dansez maintenant."

CHARLES LECLERC.

NOUVEAU TERME COMMERCIAL

A nos amis de langue française

Notre collège commercial depuis ses débuts, soit 38 ans, a possédé la confiance et la clientèle de milliers de familles françaises dans cette ville et cette province. Les magnifiques succès obtenus en diverses positions par ces gradués de langue française démontrent leur grande valeur; beaucoup aujourd'hui sont au premier rang de l'élite commerciale et professionnelle dans l'ouest canadien.

Notre vieille école, aux méthodes, modernes a eu le plaisir d'avoir, l'an dernier, un grand nombre de brillants élèves; tous ceux qui ont qualifié ont rapidement obtenu d'avantageux emplois.

Notre collège pourra en septembre prochain recevoir un certain nombre d'élèves de ce calibre et sollicite respectueusement la rapide inscription du nombre d'élèves qu'il pourra accommoder.

Notre merveilleux système de sténographie Paragon, enseigné

aux académies Ste-Marie et St-Joseph, contrôlé dans ce pays par le principal Houston, des Amalgamated Business Schools du Canada, a été très avantageux aux étudiants en sténographie qui ont fréquenté ces instituts ainsi qu'à ceux qui nous les avaient confiés. Nos écoles dans l'ouest se trouvent à Portage la Prairie et Dauphin, au Manitoba, à Rigina en Saskatchewan. Le Féderal Business College de cette ville enseigne le système Paragon avec grand succès depuis sept ans. Les nouveaux étudiants peuvent à leur choix s'inscrire aux cours du jour ou du soir.

Winnipeg Businesse College,
222 avenue du Portage,
Geo S. Houston, gérant-général
Phone A. 1073.

Un remède contre la lèpre.

San Francisco, 11—On mande de la colonie des lépreux d'Hawaii la découverte d'un remède pour la lèpre. Il s'appelle le "procédé Dean".

Cette terrible maladie, avec la turberculose était le récif où depuis des centaines d'années la science venait échouer. A l'hôpital des lépreux de Kahili, il y a actuellement trente lépreux qui, dans quelques semaines pourront, guéris, se lever et retourner dans leur foyer.

On leur injectera l'huile Chaulmoogra, dernière invention et découverte du Dr. Arthur L. Dean président de l'Université d'Hawaii, et du Dr. J. T. MacDonald.

Le procédé Dean consiste à extraire de cette huile tous ses éléments médicinaux que l'on injecte ensuite aux lépreux.

Pas de grève du tram de Montréal.

Montréal, 10—Les employés du Tramway de Montréal, en assemblée hier soir, ont résolu de ne pas déclarer la grève. La grande majorité était opposée à l'idée de chômer. Le litige entre les employés et la compagnie devra être réglé de gré à gré. Le colonel Hutchison, gérant de la compagnie, sera de nouveau approché ce matin. Après cette entrevue les employés tiendront une réunion, et décideront définitivement de l'attitude à prendre. S'ils acceptent la sentence arbitrale, la compagnie devra débourser 800 00 dollars supplémentaires au budget de l'an dernier. En vertu de cette sentence, les wattmen et les receveurs toucheront 150 à 200 dollars par mois. Ce salaire sera accordé à 90 pour 100 des employés.



MINISTERE DE LA MILICE ET DE LA DEFENSE

Avis aux anciens membres de la Force expéditionnaire canadienne.

Avis est donné, par la présente, à tous les intéressés, que les anciens membres de la Force expéditionnaire canadienne ayant droit et requérant un traitement dentaire après avoir été licenciés, devront soumettre leurs demandes à l'officier dentair du district, au quartier-général du district où ils résident, le 1er septembre 1920 ou avant cette date. Les demandes pour un traitement dentaire, reçues après le 1er septembre 1920, ne seront point considérées.

(Signé) EUGENE FISET,
Major-général,
Sous-ministre.

Ministère de la Milice et de la défense, Ottawa, le 3 août 1920.

La publication de cette annonce, sans l'autorisation du ministère, ne sera point payée. (Q.G. 3361-1-22).

Malade depuis plus de deux ans

Mme Porter raconte son expérience des Pilules de Dodd pour les reins

Devant le désaccord des médecins, une dame de la Saskatchewan a recours aux Pilules de Dodd pour les reins et trouve en elles le remède qu'elle cherchait.

Wideview, Sask. le 16 août (Spécial) "Les Pilules de Dodd pour les reins m'ont seulement aidée mais guérie."

C'est l'enthousiaste déclaration que fait Mme Charles Porter, une dame bien connue ici et hautement estimée. Comme on lui demandait pourquoi elle était si certaine que les Pilules de Dodd pour les reins l'avaient guérie, elle répondit:

"J'étais malade depuis plus de deux ans. Un docteur me dit que je souffrais de gravelle. Un autre me dit que je souffrais de l'estomac et du rein.

"J'achetai six boîtes des Pilules de Dodd pour les reins et elles me guérirent."

Le mal de Mme Porter venait des reins. Voilà pourquoi elle trouva un si prompt et si rapide soulagement dans les Pilules de Dodd pour les reins. La raison pour laquelle les Pilules de Dodd pour les reins soulagent tant de femmes souffrantes, c'est parce que les reins sont la cause des neuf-dixièmes des maux dont souffrent les femmes.

Si vous vous informez des Pilules de Dodd pour les reins auprès de vos voisins, vous apprendrez que des milliers de femmes ont trouvé un soulagement permanent en en usant.

Les Pilules de Dodd pour les reins, 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co. Limited, Toronto. Ont.

En Province

ST-EUSTACHE

Notre cercle de l'A.C.J.C. est toujours bien vivant. Nous ne sommes pas nombreux. Mais nous le sommes encore assez pour faire du bon travail si nous le voulons. Voici la liste des membres: Alfred Allard, Amedée Beaudin, Arthur Beriault, Florent Lachance, Raoul Allard, Antonio De Marguerie, Zéphirin Lachance, Alphonse Senecal, Lionel Spenard, Clement Lachance, Orel Spenard, Raymond Senecal, Domina Letourneau et Eugène Spenard.

Le camarade De Margerie est parti en visite chez sa mère à Ste. Anne des Chênes et chez sa soeur à Pine-Wood, Ontario. Nous espérons qu'il nous reviendra bientôt. Ses qualités d'instituteur et de bon éducateur, comme de chantre excellent et de bon camarade le font apprécier par tous ceux qui le connaissent.

Le camarade Amedée Beaudin vient d'être élu commissaire d'école pour un second terme pour l'arrondisement scolaire St-Eustache. Et nos camarades de l'arrondissement scolaire Allaric ont aidé à l'élection de Monsieur Agapit Senecal. Nous avons ainsi des catholiques de langue française à la direction de cinq de nos écoles.

A la dernière assemblée du cercle la résolution suivante a été votée à l'unanimité: "Que le cercle de l'A.C.J.C. de St-Eustache a appris avec la plus profonde douleur la mort de Mme Eugenie Leclair, épouse de Monsieur Joseph Lachance, et qu'il désire manifester publiquement sa sympathie aux Camarades Florent et Clement Lachance et à leurs parents "et que copie de cette résolution soit adressée à "La Liberté par le Comité de Presse".

Notre prochaine asemblée aura lieu dimanche le 15 août dans notre jolie petite chambre amenagée pour nous au presbytère par monsieur le curé. Ne manquons pas d'y être.

Camarade

* * *

Madame Lachance est malade. Madame Lachance est morte. Telle est la nouvelle foudroyante répandue dans toute la paroisse par les cent bouches du télephone. En effet la mort de Mme Eugenie Leclair, épouse de monsieur Joseph Lachance a été presque subite. Les complications (Ah les complications, il en faut toujours pour mourir) ont vite changé une indisposition légère en une maladie fatale. Ces fameuses complications ont dérouté encore une fois la science médicale. Et une bonne mère de famille, une de nos dévouées dames de Ste Anne en a été victime. La mort a été réellement subite. Mais "Les yeux du Seigneur, dit le psalmiste, sont ouverts sur les justes; et son oreille est attentive à leurs prières" Ps 33, v16. Aussi Mme Lachance a eu le temps de recevoir le Saint Viatique, l'extrême onction et toutes les consolations que l'église reserve à ses membres mourants. De plus elle a eu la grande consolation d'être assistée par sa soeur bien-aimée religieuse de la congrégation des soeurs Grises de St-Boniface. Elle a rendu son âme à Dieu entourée de son époux et de ses enfants en prières. Monsieur Arthur Lachance et sa dame, Mme Alexis Pinvidic et Mme Alfred Houde étaient aussi au chevet de la mourante. On peut bien dire que c'est grâce au dévouement et au zèle éclairé de Mme Houde si la malade a pu recevoir le Saint Viatique. M. le curé Bastien a bien voulu passer la nuit auprès de la mourante.

Les funérailles ont été chantées samedi le 31 juillet au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Ces funérailles ont été des plus imposantes.

La congrégation des Dames de Ste Anne a voulu rendre un hommage éloquent à leur ancienne présidente. Elle ne pouvaient rien faire de mieux que ce qu'elles ont fait. Nous n'avons qu'à les en féliciter. Monsieur Philippe Coutu appelé à St-Eustache a répondu vite à l'appel avec un des ses corbillards. Il a su nous montrer à tous qu'il n'a rien a apprendre dans son métier et qu'il sait aussi se mettre à la hauteur de toutes les circonstances.

Trois bons frères de l'école Provencher de St-Boniface ont bien voulu venir aider notre choeur de chant. Ils ont certainement rehaussé la solemnité des funérailles par leur chant si bien mesuré et si pieux.

Le deuil était conduit par monsieur Joseph Lachance, époux de la défunte et par leur nombreuse famille; aussi par monsieur et Madame Ed. Leclair père et mère de la défunte et par Melle Alma Leclair, soeur de la défunte tous trois de Benson, Saskatchewan.

Les porteurs étaient messieurs Avila Beaudry, Arthur Lachance, Raoul Precourt, Emile Beaudry, Wilfrid Barnabe et Monsieur Guay.

Six dames de Ste Anne formaient une garde d'honneur autour du corps Et la congrégation toute entière suivait bannière en tête et chacune portant son insigne. La bannière était portée par mesdames Amedée Beaudin, présidente, et William Carrière, vice-présidente. On remarquait dans l'assistance le sénateur, Aimé Benard, ancien député du comté et un grand nombre de parents et d'amis d'Elie, de St-Francois-Xavier, de St-Boniface, de Winnipeg, de St-Vital, de St-Norbert, de Letellier, etc., etc.

La quête des funérailles a donné une bonne occasion aux nombreux amis de manifester leur sympathie par de nombreuses offrandes de messes. On a aussi remarqué une belle croix florale déposée sur la tombe par le Dr et Mme G.-Marsolais.

La messe des funérailles a été chantée par Mr le curé Bastien, assisté par messieurs les curés H. Hogue d'Elie et Fyfe de St-François-Xavier comme diacre et sous-diacre.

Enfin notre si charitable et si dévouée Mme Lachance, nous a laissé. Son corps repose dans le cimetière et attendant la résurrection et le jugément général. Son âme a déjà été jugée. Quant à nous espérons que Dieu ne l'a appelée que pour la récompenser des sacrifices nombreux qu'elle a toujours su s'imposer pour remplir son devoir d'épouse et de mère chrétienne. Ne l'oublions pas dans nos prières. N'oublions pas ce qu'elle a fait pour sa congrégation et pour sa paroisse.

A monsieur et Mme Ed. Leclair et à leur famille, à Monsieur Joseph Lachance et à sa famille nous présentons nos sympathies les plus vives.

AMICUS.

SAINT-NORBERT

Réouverture des classes

Le 30 août prochain, le couvent de Saint Norbert ouvrira toutes grandes, ses portes aux anciennes et aux nouvelles élèves.

Il est à désirer que pas une ne manquera à l'appel et comme toujours, aucune place ne demeurera inoccupée.

Après un bon repos et un très bon succès des jeunes filles soucieuses de leur avenir ne craignent ni l'effort ni la peine et la première heure les voit accourir joyeuses pour se mettre ardûment à la tâche. Courage! chères enfants, le meilleur accueil vous attend.

Dans les différents grades trente élèves ont eu l'insigne honneur de réussir aux examens du Département. Sur ce nombre cinq suivront le cours normalien.

Espérons que le même succès couronnera la présente année.

ILE DES CHENES

Hommage public au Sacré-coeur

La paroisse catholique de Notre-Dame de la Miséricorde, Isle des Chênes, prépare une petite fête religieuse pour le 29 courant. Elle sera présidée par Sa Grandeur Monseigneur Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface. Il s'agit de la bénédiction d'une statue du Sacré-Coeur Montmartre, érigée dans le parterre de l'église. Cette oeuvre d'art nous vient des ateliers si bien connus deT. Carli, Montréal.

Voici le programme:

Messe paroissiale, précédée d'un pain bénit, présenté par les dames de la paroisse; à 10 heures a l'arrivée de Mgr l'Archevêque; 2 p.m., dévoilement et bénédiction de la statue; à 3 p.m., sermon de circonstance donné par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque et suivi de la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Il y aura dans l'église de la dite paroisse à 8 p.m. une représentation de vues animées: scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament et quelques vues de guerre.

Il y aura en outre pour reposer les yeux des chants sacrés, exécutés par des voix qui sont sympathiques.

Après la soirée illumination du monument du Sacré-Coeur.

De modestes goûters seront servis sur place. Vous trouverez en outre des liqueurs douces.

Voilà ce que permettent nos ressources.

Cette fête sera, sans aucun doute, un beau jour pour tous nos amis qui voudront bien la rendre imposante par leur nombre. Elle sera, pour nous en particulier, un jour d'actions de grâces. La petite localité en question a vu des printemps sans roses, mais maintenant la lumière brille. Le Sacré-Coeur règne et règnera à jamais.

L. G. Rivard, ptre curé.

TOUTES AIDES

Alliance franco-belge

Le 2 juin fut célébré le mariage de Melle Bernadette Adam, de Toutes Aides, avec M. Joseph Thomas, de Bruxelles, Belgique. Ce fut par un temps idéal qu'accoururent dès la veille les nombreux parents et amis de la famille et des jeunes époux.

M. J. Thomas n'ayant aucun parents au Canada, avait choisi comme père M. Lionel Adam de Crane-River.

La bénédiction nuptiale à dix heures fut suivie d'une grande messe chantée avec pompe par le curé de la paroisse, M. l'abbé Desmarais.

Après la cérémonie, la jeune mariée, charmante sous son long voile blanc, semblait radieuse au bras de son mari, qui avait revêtu la tenue d'adjudant de l'armée belge. C'était un beau couple. Ils rejoignirent aussitôt les autos, suivis des parents et des amis. Ceux-ci étaient émerveillés de la beauté du paysage dans cette contrée; la route longe les bords rustiques du lac Manitoba au travers des bois fleuris, pleins de senteurs printanières.

Des arcs de triomphe aux couleurs canadiennes et belges avaient été dressés au passage des jeunes mariés, et des guirlandes se balançaient avec nonchalance au bout des branches d'arbres qui entourent la maison.

Une foule de cadeaux les plus choisis parmi l'utile et l'agréable, furent présentés au jeune couple.

Le noce fut des plus réussies. Durant l'après-midi, profitant de la belle journée les invités s'en donnèrent à coeur joie, variant les courses en auto au bord du lac, avec les promenades en canot-automobile sur ces eaux limpides et bleues; c'était un rêve.

Dans la soirée d'autres amis arrivèrent nombreux de tous les environs, pour prendre part à la fête, elle fut parfaitement réussie et l'on goûta surtout la musique exquise du concert donné par quelques amis de la famille. On apprécia tout spécialement l'art consommé d'un ami flutiste venu spécialement d'un grand théâtre de Winnipeg pour cette occasion. La fête se prolongea jusqu'au grand jour et restera bien sûr un souvenir fameux pour la contrée.

Tout à leurs amours, les jeunes mariés se sont rendus à Winipeg où ils séjourneront quelques temps.

FISHER BRANCH

Le Fisher Branch a infligé une autre défaite au Riverton, lundi, au terrain du Arborg. Le résultat final fut 8 à 3. La partie fut intéressante au possible et les spectateurs furent tenus en haleine du commencement à la fin. De tous côtés, les joueurs des deux équipes étaient encouragés. Aussi les représentants des deux clubs firent-ils de leur mieux pour donner la victoire à leur équipe. Rousseau fit un excellent travail dans la boîte et bien que le Riverton ait obtenu six coups réussis sur ses balles, ces coups furent bien espacés et dans les moments critiques il sût très bien se tirer d'affaires.

Le point saillant de la partie fut sans contredit le coup attrappé par Léo Ménard dans le champ de gauche. Ménard dut faire une longue course pour saisir la balle; il culbuta en la saisissant, mais la garda.

Résultat par reprises:

Fisher Branch	1	0	0	2	0	1	4	0	0	—8
Riverton	0	0	1	0	2	0	0	0	0	—3

* * *

Le Fisher Branch aurait pratiquement conquis le championnat de la ligue le même jour s'il avait eu justice de arbitre dans la partie avec le Arborg. Ce dernier club a gagné par le score de 8 à 7. Il a aussi gagné le prix de $50. La partie fut protestée par le gérant de Fisher Branch à cause d'une décision de l'arbitre qui déclara Rousseau retiré au premier but.

* * *

M. et Mme Arcade Ménard sont de retour de leur voyage de noces après avoir visité St-Laurent, Vannes et Broadvalley.

* * *

Nous comptons quatre nouveaux défricheurs du sol établis chacun sur une bonne terre: M.M. Norbert Bellavance, Arthur Bouchard, Léon Hudon et Joseph Savoie. Deux n'ont pas encore de cuisinière, mais avec le temps...

* * *

M. et Mme Pierre Gamache de Laurier sont en visite chez leurs fils M.M. Alcibiade et Alcide Gamache.

* * *

On nous annonce dans le "Gazette" la résignation de M. Ernest Bouchard, depuis quatre années magistrat.

Un lecteur

POUR LES MISSIONS

Un nouveau précurseur.

Du grand Ouest-Canadien, la poste me retourne un gracieux avion, un biplan, qui a ouvert ses ailes naissantes au vent de la publicité—ici même à Montréal.

Mais, parlons sans figures; je veux dire le premier No d'un Messager-grand format, 24 pages, à deux colonnes—bien dénommé" LE PRECURSEUR" et expédié par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception 314 Chemin Ste. Catherine, Outremont, Montréal.

La presse a-t-elle salué, comme il convient, cet aimable nouveau-venu

De fait, il est charmant à tous égards; il est gentil tout plein! Et- dit-on, un artiste lui prépare une autre toilette, plus symbolique encore, pour le prochain numéro.

Déjà, ce nouveau-né parle très bien aux yeux, à l'intelligence et particulièrement au coeur chrétien.

Par exemple, elles sont vraiment édifiantes les "Lettres", les "Fleurs de Chine"; ainsi que les "Notes de voyage" des jeunes Soeurs Mission-Canton, leur première mission; en passant par St-Boniface et Vancouver, par le Pacifique et le Japon; où l'on relate les "Merveilles de la foi", remontant à 300 ans, c'est-à-dire à S. François-Xavier, le glorieux patron de la Propagation de la Foi.

Ce messager a le mérite de faire écho et un large écho—, à la "Lettre Apostolique" de Benoit XV (déc. 1919) sur les Missions qui se trouvent en détresse, par suite de la guerre —que serait-ce, si la France, la grande pourvoyeuse des Missions (témoin: les Statistiques officiel les) avait succombé sous le joug de la barbarie luthérienne! D'aucuns semblent ne l'avoir pas compris!

Comme le remarque "La Croix" de Paris, cette "Lettre Apostolique" est un des documents les plus importants qu'ait écrit un pontife.

Du reste, Benoit XV a signalé l'importance qu'il attache à cette oeuvre, et dès lors, à la publicité de sa "Lettre", par plusieurs gestes très significatifs; par exemple: "Le Missionnaire du Pape", par une rente Perpétuelle; par exemple encore; sa lettre de fécilitations à Mgr. Sinnott, de Winnipeg pour avoir bien promulgué ce document dans son diocèse qui, cependant, se trouve encore très besogneux.

De fait, cette "Lettre Apostolique" ne s'adresse pas seulement aux évêques et aux missionnaires; mais encore à tous les fidèles.

Notre "messager" a le mérite aussi de répondre aux précieux encouragements de Mgr. l'archevêque Bruchési et de Mgr de Guébriant, Délégué Pontificial comme "Visiteur Apostolique" de la Chine (en attendant une Nonciature à Pékin). Ce vaste pays compte, à lui seul, plus d'un quart de la population de globe.

A ce sujet, il existe, depuis plus de 50 ans, une Revue,—la plus complète et la plus intéressante du genre. Ce sont des primeurs;— revue hebdomadaire et richement illustrée: "Les Missions Catholiques", 14 rue de la Charité, Lyon, France; 15 frcs ($1.50). Or, cette revue a relaté la longue "Visite canonique" et vraiment apostolique, à, travers la Chine, de l'éminent évêque de Canton; et le No du 9 juillet mentionne les félicitations chaleureuses que lui a adressées Son Em. le Cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande.

Non, les vieux peuples chrétiens, que le Ciel a comblés de ses faveurs ne connaissent pas,—comme ils devraient les connaître, pour mieux s'y intéresser, les "Missions" lointaines, en faveur des pauvres idolâtres.

Ils sont encore plus d'un milliard! c'est une honte, après 19 siècles de christianisme!

Vous du moins, familles foncièrement catholiques du Manitoba, abonnez-vous pour une modique piastres: celle, là sera bien placée, abonnez-vous au bienveillant "Messager" de vos "Soeurs Missionnaires", nées récemment dans votre Ville-Marie, et dès lors, doublement chères.

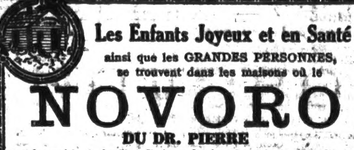
Participez à l'oeuvre de la Propagation de la Foi, lui donnant un peu-si peu que rien, de tout ce que la Providence vous a prodigué. Associez vos petits enfants à l'oeuvre de la Ste-Enfance, qu'un ardent évêque de France est venu semer sur cette terre féconde du Québec.

Avec quelques petits sous, "Achetez-vous des anges", comme le dit si bien, dans le 1er No. le bon père Chossegros, s.j.

Ces anges fomeront votre couronne éternelle.

Abbé Meindre
2557 *Waverly*
Montréal.

Quels est le comble de la propreté?—Essuyer un revers.









SOCIETE D'AGRICULTURE.

(*Par S. T. Newton, directeur du service de propagande.*)

En ces dernières années, le service des sociétés d'agriculture n'a pas cherché à encourager l'organisation de nouvelles sociétés, spécialement si la nouvelle société menaçait de faire tort à une ancienne. Cependant, depuis que les soldats reviennent et qu'ils s'établissent dans les nouveaux districts agricoles, il sera sans doute nécessaire d'organiser un certain nombre de sociétés supplémentaires afin de pouvoir encourager l'industrie animale dans les districts nouvellement colonisés; ces sociétés seront formées au fur et à mesure que le besoin s'en fera sentir.

Comme la moisson, l'année dernière, s'est faite environ deux semaines plus tôt que d'habitude, un certain nombre de sociétés ont trouvé que la date fixée pour l'exposition venait au milieu même des travaux de la récolte. Il a fallu à cause de cela remettre certaines de ces expositions et d'autres en ont beaucoup souffert, car il était impossible pour beaucoup de cultivateurs de suspendre leurs travaux. L'année a donc été plutôt désastreuse pour les sociétés d'agricultures en ce qui concerne les expositions annuelles d'été. Ceci explique la faiblesse des sommes payées en prix comptants, et comme l'allocation du gouvernement est toujours basée sur l'exposition tenue l'année précédente cette organisation sera donc plus faible que d'habitude cette année.

Toutefois, de bons progrès ont été enregistrés dans les autres éléments du programme des sociétés d'agriculture ainsi que le montrent les faits suivants:

Soixante et onze sociétés ont tenu des expositions d'automne ou d'été, dix-sept concours de jachère d'été et vingt-quatre concours de labour. Elles ont organisé quarante-six expositions de grain de semence et de volailles, vingt-quatre concours de récoltes sur pied et trois ventes de bétail. Trente-trois sociétés ont aidé le service d'expansion à tenir des cours abrégés. Plusieurs sociétés ont beaucoup agrandi leurs étables et les autres bâtiments.

Dans les concours de jachère d'été pour 1919, la somme de $2,012 a été payée en prix.

Il y a eu une légère réduction dans le nombre de concours de labour. Dans quelques cas le nombre de concurrents n'a pas atteint le chiffre de 1918. A l'autre concours provincial tenu à Portage la Prairie, la concurrence a été plus vive que jamais et jamais non plus les membres n'avaient été aussi nombreux. Les prix en argent payés pour le concours se sont montés à $3,786.

Le concours de récoltes sur pied se généralise de plus en plus parce qu'il pourvoit à une meilleure production de grain de semence. Les prix données cette année se sont montés à $3,406.85. Beaucoup de cultivateurs dont les champs étaient inscrits au concours ont vendu presque toute leur récolte pour la semence.

Le nombre d'expositions de grain de semence tenues a été plus considérable que d'habitude, mais le nombre de produits présentés a été bien inférieur à celui de 1918, à cause de la rouille, et plus tard des pluies excessives pendant la saison du battage. Le montant total des prix payés en argent se chiffrait par $1,886. L'expérience acquise en ces quatre dernières années indique que les expositions de semence ne donnent pas les résultats espérés, et on prépare un nouveau programme pour cette saison.

L'exposition provinciale de semence ou l'exposition des produits du sol a été tenue en février. Elle a très bien réussi si l'on tient compte des difficultés qu'a presentées la moisson.

Les grains primés ont obtenu un très haut pointage et le nombre d'entrées dans chaque catégorie était très satisfaisant. Le nombre de produits qui ont remporté des prix étaient les suivants:

Blé 74, avoine 56, orge 42, seigle 12, pois 6, lin 9, graminées 31, légumes 110.

Quarante-six sociétés ont tenu des expositions de volailles habillées. Le nombre des étalages était bon, si l'on tient compte du prix du grain. Le nombre de visiteurs aux réunions de l'institut, qui ont généralement lieu en même temps que les expositions de volailles habillées, n'était pas aussi nombreux que l'on espérait et ne rendait pas justice à l'importance de cette industrie. Les prix payées en argent se montaient à $1,921.50.

L'horticulture a fait des progrès dans la province. Les sociétés d'horticulture font un bon travail et le programme des cercles de petits écoliers et des autres sociétés d'agriculture embrasse un grand nombre de travaux qui, naturellement, devraient venir sous l'en-tête d'horticulture.

CERCLES DES PETITS ECOLIERS

(*Par S. T. Newton, directeur.*)

En 1919, les garçons et les filles du Manitoba ont élevé 887 porcs, 871 veaux, 356 moutons, 255 poulains, et 4,433 poulets. Comme tous les membres de ces cercles ne pouvaient être propriétaires de bétail, l'intérêt de beaucoup d'entre eux s'est porté également sur d'autres branches de l'agriculture. L'art culinaire et le jardinage ont occupé l'attention de beaucoup d'enfants; il y avait 9,792 installations de produits d'art culinaire et 9,43[illegible] de légumes. La qualité de ces produits était bien meilleure que par les années précédentes. En ce qui concerne les conserves de légumes, les garçons et les filles du Manitoba ont accompli de grandes choses. L'emboîtage venait troisième sur la liste des sujets, il y avait plus de 5,000 produits présentés. Le nombre d'installations laitières dépassait 10,000 ce qui démontre que l'industrie laitière reçoit également beaucoup d'attention.

En juillet et août il s'est tenu à 14 endroits des cours abrégés sur le travail des bois, de concert avec les commissaires d'écoles, et la plupart des 1,600 articles en bois exposés proviennent de ces écoles. Il y avait une amélioration sensible dans la tenue de notes en 1919 au point de vue de la propreté et du nombre de notes; plus de 2,250 calculs ont été présentés aux expositions. Les travaux de classe sont toujours très important aux expositions de cercle et durant l'année courante 28,000 objets représentaient ces travaux. Sur les 30,000 membres des cercles, moins de 2,000 n'ont pas continué leur travail jusqu'au point de présenter à l'exposition.

Les succès des cercles au Manitoba sont dûs à plusieurs facteurs très importants:

(1) Il existe entre le Ministère de l'agriculture et le Ministère de l'instruction un système très bien conçu, qui permet d'empêcher le double emploi des efforts. Il n'y a donc pas de malentendus.

(2) Le service de l'expansion est organisé de telle façon que tout le personnel peut s'intéresser aux travaux des cercles, notamment à l'automne et au printemps.

(3) On peut également retenir le personnel du collège d'agriculture au moment de l'exposition et ceci fournit aux professeurs une superbe occasion de connaître les conditions de la campagne. Les membres des cercles aiment également à rencontrer les membres du personnel et à se renseigner sur le collège et son travail.

(4) Les travaux des cercles reçoivent une aide financière de la part des commerçants et du gouvernement. Enfin nous ne connaissons pas de province ou d'Etat qui reçoive plus d'encouragement.

(5) Les instituteurs, les commerçants et les parents, tous donnent au cercle un encouragement enthousiaste et beaucoup d'hommes d'affaires et de dames lui consacrent une bonne partie de leur temps.



L'INDUSTRIE LAITIERE.

Nous avons parlé de coopération pour la vente du lait. Les fermiers, producteurs de lait, voient déjà les grands avantages à retirer d'une telle société. Je viens de visiter le bureau de la Crescent de notre village; c'est aujourd'hui la distribution des chèques. J'avais donc sous les yeux une soixantaine de ces papiers si rémunérateurs. La lecture de ces chiffres est toujours intéressante. Vous feuilletez ces chèques, résultat de la vente du mois de juillet. Vous ne vous attendez pas à voir de gros montants. Les cultivateurs, occupés aux travaux des champs ont laissé tarir leurs vaches; ils n'ont gardé que les meilleures, d'ailleurs les vaches vêleront cet automne. Les travaux terminés on aura le temps de s'occuper de ce travail. Tout de même, en attendant de plus gros chèques, c'est encore curieux de s'occuper de ce qui se fait maintenant. J'effeuille donc ce paquet de chèques. Le premier $98.00, ma foi, n'est pas si mal, bien que cet homme reçoive d'habitude en hiver un chèque de $250.00. Un deuxième chèque est de $87.00. Allez me dit le commis, les gros morceaux y sont. J'y vois en effet un chèque de $340.00, et un autre de $319.00. Ce sont les plus gros montants, mais il en est très peu en bas de $90.00.

Je trouve cela très bon et je connais bien des gens qui seraient plus que contents de recevoir $50.00 par mois seulement en dehors de leur revenu ordinaire.

Vous pouvez dire: Un cultivateur peut avoir un grand nombre d'animaux, faire beaucoup de dépenses pour montrer un gros chèque.. Ce n'est pas le temps de parler de dépenses. Disons seulement que les vaches se nourrissent de mauvaises herbes dont on débarrasse la terre. Un certain nombre font autrement, mais ce n'est pas ce qu'ils devraient faire. Un bon cultivateur doit tendre à augmenter ses revenus tout en diminuant ses dépenses. Ce qui a été dit des fourrages verts, blé d'inde, soleil, silo, suffit pour diriger dans la bonne voie les plus obstinés.

Un monsieur me demande: "Pourriez-vous me dire ce que peut produire une seule vache?

J'ai justement sous le pouce un chèque qui va me tirer d'affaire. M. B—— du village n'a qu'une vache. Elle est grosse comme le pied, mais elle est bonne laitière et n'est pas mal traitée. La petite bête donne assez de lait pour la maison et pour celle du voisin; en plus M. B. va tous les matins avec une grande chaudière qui n'a pas l'air bien remplie car elle ne semble guère lui peser au bout du bras. Mais qu'importe, il se rend tout comme les autres jusqu'à l'entrepôt du lait et il s'en revient chaudière vide. Parfois, il arrive bien à des malins de lui jouer des tours. S'il s'amuse trop longtemps, il a quelquefois l'inquiétude de trouver la grande chaudière. Mais tout ça d'ailleurs passe le temps. D'ailleurs c'est un passe-temps que M. B—— se veut créer et il sait rire mieux que tout autre. Beau passe-temps, celui-là. Une petite luzernière à entretenir, un coin de jardinet qui donne du blé d'inde et des betteraves, prendre soin d'une vache et voilà. Que lui rapporte-t-on donc cette petite vache? Pour le mois dernier, M. B.—— touchait un chèque de $15.00 et quelques sous, tout près de $16.00. Ajoutez à cela $6.00 pour ce qu'il vend et dépense à la maison et vous avez une recette de $22.00 par mois au moins. Car la petite vache est vêlée au mois dernier, elle n'est donc pas à son meilleur mois. Si tout le monde savait se créer un passe temps comme celui-là, on ferait encore plus d'argent qu'on en fait.

Nous autres, cultivateurs, nous avons trop d'ouvrage et il nous est impossible de nous occuper de cette industrie. Et si tous les cultivateurs produisaient du lait, qu'en ferions-nous.

Je réserve ma réponse pour la prochaine semaine.

N. C. JUTRAS, Ptre.

Un opportuniste

M. Lloyd George a cru comprendre, par des dépêches ambiguës de Titchérine, que les Soviets consentaient à tout, pourvu qu'on cause avec eux. M. Millerand a soutenu fermement le point de vue français.

La France n'est tout de même pas obligée de renoncer au recouvrement de sa dette ruse pour le plaisir de consolider l'influence britannique en Perse et pour écarter de l'Inde anglaise le péril rouge! Elle se maintient précisément sur le terrain des affaires, en s'opposant à une reprise des relations commerciales qui, sans garanties nécessaires, s'effectuerait au détriment des intérêts français.

L'or et les valeurs que possède le gouvernement russe sont le gage des créanciers de la Russie. Que resterait-il à la France créancière si les bolcheviks employaient ce gage à solder des achats en Angleterre, en Suède ou ailleurs?

La situation est claire: le gouvernement de Lénine profite des embarras de l'Angleterre en Perse et aux Indes pour obtenir un succès diplomatique nécessaire à sa politique intérieure et à sa propagande; l'Angleterre, dont les immenses possessions semblent agitées par un mauvais vent et osciller sur leurs bases, désire acheter par des concessions au pays des Soviets sa tranquillité, au moins momentanée, en Orient; la France refuse de faire les frais de cette politique égoïste de son alliée.

Pour causer avec les Russes, M. Lloyd George a consenti à tout. C'est, de sa part, d'un opportunisme caractérisé!

Il avait affirmé bien des fois devant les Communes que le traité de Versailles n'était pas revisable. Or, à la Conférence de Spa, n'a-t-on pas déjà obtenu un sacrifice de la France aux conditions de paix, en abaissant la quantité de charbon à livrer par l'Allemagne? Sur les deux millions de tonnes qu'elle doit fournir mensuellement, nous n'en aurons que les 4/5. L'Angleterre n'y est pas intéressée, ses mines lui produisant le charbon en excès, pour l'exportation. Et comme la France a perdu les 2/3 de sa production d'avant guerre, elle devra pour le surplus de ses besoins, avoir encore recours à l'Angleterre.

Dans un mouvement d'éloquence très applaudi, M. Lloyd George s'écriait, le 25 mars dernier—ce n'est pas bien vieux:

"Veut-on que nous renoncions aux réparations? Voyez donc la France! La dette de la France est à peu près égale à la dette de guerre de l'Allemagne; sa population est de 40 millions d'âmes, alors que l'Allemagne en compte 70 millions. De plus, par la faute de l'Allemagne, la France se voit imposer la charge de reconstituer ses territoires dévastés, ce qui lui coûtera probablement trois ou quatre milliards de livres sterling. (Retenons bien ce chiffre, une centaine de milliards de francs, rien que pour la réparation de dégâts que l'Angleterre n'a pas connus.)

"Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que la France victorieuse, la France qui n'a eu aucune part de responsabilité dans la guerre, qui a perdu un plus grand nombre de ses fils que l'Allemagne, par rapport à leurs populations respectives, et dont les provinces industrielles ont été dévastées comme ne l'a jamais été aucun autre pays, aurait à supporter, par tête d'habitant, deux fois la charge financière qui pèserait sur l'Allemagne du fait de la guerre.

"Comment pourrait-on, dans ces conditions, dire à la France: 'Renoncez à vos réparations, abandonnez vos revendications, rappelez-vous vos principes humanitaires!" C'est là une demande que, s'il était assis à ma place à la Conférence de la paix, mon contradicteur, j'en suis convaincu n'aurait pas le coeur de présenter."

Les journaux de l'époque ont mentionnée ce discours, fort résumé, suivant les nécessités et l'abondance des matières; mais nous croyons utile de le rappeler textuellement, avant que ne se réunisse de nouveau à Genève la Conférence où doit se discuter le chiffre de l'indemnité due par l'Allemagne, et lorsque vont être fixées les "possibilités" de l'Allemagne; car on discute sur ce point!

Evidemment, l'Angleterre, avec ses 22%, sera beaucoup plus vite désintéressée que la France, avec ses 52%. On a vu par les polémiques anglaises sur cette question de pourcentage ou de proportion, que déjà l'on semble nous marchander notre droit!

Ce qui était vrai au 25 mars, ne le serait-il plus aujourd'hui? Et verrions-nous encore un de ces revirements opportunistes, dont nous n'avons que trop d'exemples?

Il ne faudrait pas s'imaginer, d'après ce qui précède, que M. Lloyd George ne sait pas très bien ce qu'il veut. Il a été souvent accusé de manquer de suite dans ses idées et de changer de ligne de conduite d'un jour à l'autre. Mais il a une idée directrice dont il ne se détourne à aucun moment et qui le guide dans tous ses actes.

Cette idée directrice, ce but qu'il veut atteindre par tous les moyens, c'est de rester au pouvoir le plus longtemps possible. C'est là surtout qu'il se montre opportuniste!

En 1919, il fallait [illegible] pour obtenir le concours des Hindous, et pour cela, M. Lloyd George n'hésitait pas à déclarer: "L'Angleterre ne se bat pas pour priver la Turquie de sa capitale ni des riches et célèbres contrées de l'Asie Mineure et de la Thrace, où la race turque domine. Nous ne disputons pas le maintien de l'Empire turc dans les pays de race turque avec sa capitale à Constantinople."

Maintenant l'Angleterre fait la police à Constantinople, et elle l'aurait faite fort loin en Asie Mineure, si les Grecs, aussi désintéressés qu'elle, ne l'avaient relevée. C'est encore de l'opportunisme et du bon!

Le *Correspondant* nous dévoile les dessous de l'arrivée au pouvoir de M. Lloyd George: il serait, ou du moins il aurait été, pour arriver, l'homme de lord Northcliffe, qui possédait un très grand nombre de journaux, et par cela même était une force puissante, car il tenait ainsi l'opinion.

"Lord Northcliffe, conscient de sa force, dit le rédacteur anonyme, avait projeté de diriger les événements, tout en restant dans la coulisse, et d'imposer sa volonté aux hommes par la crainte que devait leur inspirer le pouvoir de ses journaux sur l'opinion. Il avait essayé avec succès cette méthode en plusieurs circonstances. Il avait échoué avec Lord Kitchener. . . mais avec M. Lloyd George. . . le système réussit pleinement. Il lui obéit et ce fut lord Northcliffe qui désigna notamment les membres du premier Cabinet de Lloyd George."

M. Lloyd George, grâce à cette aide, devint bientôt dictateur, et aux élections générales, tous ses adversaires restèrent sur le carreau. Alors, faisant acheter maints journaux par ses amis, il rompit avec celui qu'on a appelé "le Napoléon du journalisme", son ancien patron.

C'est toujours de l'opportunisme, et du meilleur!

Il suffit parfois d'une pelure d'orange pour terrasser un homme: qui sait si le grand Premier ne trébuchera pas sur une pareille pelure? On tombe d'autant plus fort que l'on tombe de plus haut.

R.L.C.

Le France reprend les religieuses.

Calais, 13.— Lentement et sûrement les congrégations rentrent en France. D'abord ce sont les religieuses des écoles libres; puis les religieuses infirmières.

"Au cours de sa dernière séance, le Conseil municipal de Calais a été saisi d'une demande d'avis émanant de la commission administrative des hospices et tendant au rappel, à l'hôpital Saint-Pierre, des soeurs qui en furent congédiées il y a une quinzaine d'années. La commission administrative a été amenée à reconnaitre que le recrutement du personnel laïque est devenu extrêmement difficile et que le service des malades en souffre beaucoup. A la suite des explications données notamment par le docteur Wattez, adjoint au maire et délégué, le Conseil s'est rallié au rappel des religieuses pour assurer le service."

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI LE 16 AONT

BLE

No 1 Nord déchargé	$2.15
No 2 Nord déchargé	2.12
No 3 Nord déchargé	2.08
No 4 Spécial	[illegible]
No 5 Spécial	1.91
No 6 Spécial	[illegible]
Track	2.1[illegible]
Rejeté No 1	2.04
Rejeté No 2	2.01
Rejeté No 3	1.98
"Smutty" No 1	2.06
"Smutty" No 2	2.03
"Smutty" No 3	1.99
Fourrage	1.71
Screenings	15.00

AVOINE

No 2 C. W. décharge	96½
No 3 C. W.	94½
Fourrage No 1 Ex	93½
Fourrage No 1	90½
Fourrage No	85½
Track	96½

ORGE

No 3 C. W.	1.42⅝
No 4 C. W.	1.33⅝
Fourrage	1.14⅝
Track	1.38⅝

LIN

No 1 C. W. décharge	3.53½
No 2 C. W.	3.47½
No 3 C. W.	3.03½
Rejeté	2.73½
Track	3.53½

SEIGLE

2 C. W.	1.94

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI LE 16 AOUT

"Steers."—	
Excellent	8.50—10.25
Bons	7.00—8.00
"Feeders"—	
De choix	8.50—9.50
Bons	5.00—5.75
"Stockers", "Steers" et taures.—	
De choix	$7.00—$7.75
Bons	$5.50—$6.50
"Bulls".—	
Bons	.00— .50
Ordinaires	5.00—5.50
Taures: De boucherie.—	
Excellents	9.00—10.00
Bons	[illegible]
Veaux.—	
De choix	10.00—12.00
Bons	8.00—9.00
Ordinaires	$5.00—$6.00
Cochons.—	
Truies	15.00—16.00
Légers	17.00—18.00
Lourds	17.50—18.00
Choix	19.50—20.00
Vaches de boucherie.—	
De choix	8.50—9.50
Bonnes	6.00—8.00
"Canners" et "cutters"	3.00—3.50
Moutons.—	
Bons	$8.00—$8.50
Ordinaires	$5.50—$5.50
Agneaux	$11.00—$11.00
Ordinaires	$8.00—$8.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Du "jobber" au détailleur—	
Frais ponus	53—48
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$.59—63
De ferme. Aux cultivateurs	.47—
Patates. Le minot, détail	3.00
Navets. Le cent	4.00
Betteraves, le cent	4.00
Oignons Texas	5.00
Farine—	

Conformément à l'arreté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses. aSc de 98 liv.	$7.40
Five Roses. 2 sacs de 49 liv.	$7.50
Five Roses. 4 sacs de 24 liv.	$7.60
Purity Sac de 98 livres	$7.40
Purity. 2 sacs de 49 livres	$7.50
Purity. 4 sacs de 24 livres	$7.50
Royal Household. Sac 98 liv.	$7.40



"ALORS, ILS LE RECONNURENT"

PAR

Joseph des Verrières

Jacques Gérard les douze ou treize premières années de son existence d'ouvrier. Pendant treize ans, il était demeuré exilé volontaire, sans regret et sans remords au souvenir de sa Chazelette. Il n'avait pas cessé de se répéter à lui-même: "Je n'ai plus de père".

Pourtant, sous la dure étreinte du malheur, sa pensée retournait vers les jours d'autrefois, et il ne pouvait se défendre d'une superstitieuse terreur se souvenant qu'un jour, debout dans la salle commune de la ferme, il avait osé dire: "Vous êtes un mauvais père", et que pour le fils ingrat et coupable, tôt ou tard une éternelle justice réservait le châtiment.

CHAPITRE IV

La misère

La seconde semaine de septembre s'achevait. Déjà les premiers brouillards avaient annoncé l'automne. C'était maintenant, à brève échéance, la misère noire dans la mansarde. Les pauvres économies de jadis, le dernier salaire de Jacques étaient à peu près épuisés. Et Jeanne avait beau travailler plus fiévreusement que jamais pour gagner quelques pauvres sous, ils touchaient à l'heure mauvaise des privations, des angoisses et de la faim.

Jacques avait parcouru dix fois le cercle trop restreint de ses anciens camarades. Les quelques espoirs recueillis çà et là s'étaient évanouis l'un après l'autre. Une ou deux fois encore, il avait revu M. Vergier; maintenant, il n'osait plus s'adresser à lui de nouveau. Si généreux et si accueillant que fût cet homme de bien, Jacques Gérard éprouvait auprès de lui comme une gêne, —sentiment complexe et obscur, où se mêlent l'envie instinctive de celui qui souffre pour celui qui prospère et l'humiliation intime de l'homme habitué à compter seulement sur son travail et réduit à implorer l'appui des autres Et, désespérément seul, il continuait à frapper de porte en porte, sans s'étonner d'être éconduit sans rien attendre que des refus.

Un soir, pourtant, il rentra plus allègrement et sur la table il jeta deux pièces blanches Jeanne regardait cet argent avec une sorte de stupeur, n'osant pas interroger. Alors il expliqua avec une gaieté amère:

—Un simple hasard, voilà tout. J'ai trouvé à distribuer des prospectus. il en reste autant pour demain. Ca fera quatre francs. Nous sommes riches.

Elle allait répondre: "Mais après?" Puis elle songea qu'il valait mieux se réjouir simplement, remercier la Providence, attendre et espérer toujours.

—J'irai demain, reprit-elle, rendre un peu d'ouvrage au magasin. Je viens de finir ces tabliers.

Les enfants se taisaient, oubliant de jouer et blottis dans un coin, comme des oiseaux effarés. André, pourtant, s'approcha de son père. Timidement, il demanda:

—Je voudrais travailler, moi aussi!

Sa voix, en prononçant ces mots, était sérieuse et grave. Il levait des yeux impatients vers son père et sa mère, qui le regardaient tout émus, sans oser lui répondre.

—A Serrières, ajouta-il, j'étais chef de camp.

"J'étais chef de camp", cela signifiait tant de choses: qu'ayant appris à se dévouer de tout son coeur à ses camarades, il saurait bien, à présent, pour son père et sa mère, travailler de toutes ses forces; qu'on pouvait avoir confiance en lui, qu'il n'était plus un enfant.

—Mon pauvre petit, dit enfin le père, tu n'iras donc plus à l'école?

André se redressa.

—J'ai mon certificat! dit-il.

—Que feras-tu donc?...... Tu n'as que douze ans!

Alors le gamin s'anima. Il cita de ses camarades aussi jeunes que lui, employés, comme Courbier, dans une papeterie, ou comme Richard, chez un serrurier, ou qui gagnaient déjà trente et trente-cinq franc par mois. Et, à mesure qu'il énumérait ces chiffres — une fortune pour lui,— les yeux du petit s'éclairaient de désir et d'admiration.

—Oh! si je gagnais trente-cinq francs, moi! dit-il.

Jacques demeurait songeur. Un combat se livrait dans son âme. Il regarda la mère, et tous deux comprirent que leurs pensées étaient semblables. Puis il répondit doucement:

—Tu es un brave coeur, André, Mais j'avais rêvé pour toi autre chose.... je voulais que tu puisses aller longtemps en classe, étudier dans les livres, devenir plus savant et plus heureux que nous....

—J'étudierai quand même! reprit l'enfant.

—Non, dit le père en secouant la tête.

Quand tu seras placé, tu n'auras plus le temps..... Mais j'avais eu tort de rêver cela.... Il faut être riche pour s'instruire.... Tu travailleras, puisque tu le demandes.

Le gamin sauta au cou de son père. Puis, comme si un doute eût traversé son esprit:

—Tu promets? interrogea-t-il.

—A condition, continua Jacques: si je trouve bientôt de l'ouvrage, tu retourneras à l'école.

Le petit fit la moue. Il tenait à son idée. Il répéta que son camarade Courbier n'avait pas plus de douze ans et qu'il gagnait trente-cinq francs —en faisant les courses chez un papetier, avec tous ses dimanches libres et de bons moments durant ses journées.

—C'est mon dernier mot, reprit Jacques.

Alors André se résigna. Et tous deux, le père et l'enfant, échangèrent, la main dans la main, leur virile promesse.

Le lendemain, laissant les fillettes à la garde sûre d'André, Jeanne allait rendre au magasin les tabliers achevés la veille. La course était longue et elle se hâtait, afin de ne pas laisser les enfants seuls trop longtemps. Elle mit pourtant près de trois quarts d'heure pour atteindre le quartier affairé, entre la Bourse et l'Hôtel de Ville, où se concentre une bonne part du commerce lyonnais. Elle gravit un troisième étage, et, par la porte de service, pénétra dans un bureau. Un employé, derrière un guichet, s'absorbait dans l'étude laborieuse d'un grand livre de caisse. Au bruit que fit la porte, il releva la tête.

—Ce sont des tabliers que je rapporte, lui dit-elle.

—Ah bien, fit-il, je vais appeler M. Marnet.

M. Marnet était un employé de vingt-six ans, à la physionomie simple et toujours souriante. Ancien élève de l'école si loynnaise de la Salle, où il avait rencontré avec des maîtres éminents, des prêtres connus et aimés aujourd'hui de toute la jeunesse de la ville, puis élève de l'École de tissage, il était devenu, très jeune, chef de service à la maison Faber, Morel et Cie. Il avait pour fonction spéciale de distribuer le travail aux ouvrières du dehors et d'en surveiller l'exécution. Mais sa fonction était pour lui un perpétuel crève-coeur. Chaque fois qu'il voyait entrer au bureau de la maison quelqu'une de ces malheureuses obligés d'accepter, pour ne pas mourir de faim, de ces ouvrages aux dérisoires salaires, et dont les yeux rougis ,le visages amaigri disaient le travail incessant, les privations quotidiennes, Il souffrait intimement de sentir sa propre vie mêlée à cette injustice; surtout il se désespérait de ne connaître et de n'entrevoir à ce mal aucun remède.

—Que faire? Que faire?..... répétait-il souvent. Car, il n'y a pas à dire, il est impossible de payer d'avantage..... Le maison serait bientôt ruinée.....

Seulement, quand il voyait, au magasin de la maison, tant d'insouciantes acheteuses se disputer ces confections à vil prix, s'extasier de leur bon marché, et tant d'autres encore les marchander sans scrupule, il lui venait une immense envie de leur crier bien haut tout ce que coûtait à de pauvres femmes cet extraordinaire bon marché.M. Marnet ne connaissait pas M. Vergier. Mais ces deux hommes, si dissemblables d'âge d'éducation, de caractère, se seraient compris à merveille. C'étaient, chez l'un et chez l'autre, la même volonté du bien, la même générosité toujours en éveil, et, faut-il le dire, la même impuissance à atteindre la racine profonde des maux qu'il essayaient de soulager.

Jeanne se leva lorsqu'entra le jeune homme, et elle lui tendit le paquet déplié qu'elle tenait sur ses genoux.

—Ce sont les tabliers, dit-elle.

—Les tabliers? reprit-il, cherchant à se souvenir.

Puis, tout à coup:

—Ah Madame Gérard, n'est-ce pas?

Elle fit signe que oui.

—Asseyez-vous, je vous prie, dit-il en avançant une chaise tandis qu'une ombre passait dans son regard. Puis il tira de sa poche un agenda qu'il se mit à consulter.

—Mais vous êtes en avance, dit-il avec surprise. Vous avez encore deux jours au moins pour rendre ces tabliers.

—Je sais bien, répondit-elle, en se levant à demi; seulement comme ils étaient achevés...

Il vit trembler sur les lèvres de la pauvre femme le dur aveu d'une misère. Et, pour le lui épargner:

—Bien, bien! fit-il vivement. Le plus tôt est toujours le mieux..... Vous avez dû vous hâter beaucoup. On ne vous donne pas trop de temps déjà.....

Elle ne répondit pas, mais se sentit, comme toujours, étrangement émue par la parole douce du jeune chef de service. Il avait déplié le paquet et l'examinait attentivement. Chacun des tabliers, délicats et légers, passait entre ses mains et sous ses yeux, afin qu'aucun défaut ne pût lui échapper. Si grand que fût son désir de n'en découvrir jamais, c'était son devoir à lui de signaler aux ouvrières l'irrégulière couture, le pli disgracieux qui diminuait de moitié la valeur de leur travail. Jeanne suivait d'un regard inquiet ses mouvements silencieux: à deux ou trois reprises, ses mains hésitèrent, l'espace d'une seconde; elle se penchait alors pour apercevoir la faute commise.

Mais il ne lui en laissait pas le temps, et, d'un geste rapide ajoutait le tablier aux autres déjà examinés.

—Allons, dit-il, quand il eut achevé,—et le même soupir de soulagement s'échappa de leurs deux poitrines, — vraiment, vous travaillez fort bien. Je le ferai certainement remarquer à ces Messieurs.

Elle leva vers lui des yeux humides de reconnaissance. La protection du chef de service, c'était la certitude de ne jamais manquer d'ouvrage, même aux plus mauvais jours de crise. Mais le regard de M. Marnet s'était voilé de nouveau. Il s'assit et ouvrit un tiroir. Puis, tandis que les pièces sonnaient, claires et métaliques, sous sa main, il demanda, une nuance d'hésitation dans la voix:

—Combien vous payait-il le tablier jusqu'ici?

—Cinquante centimes, dit-elle, de nouveau inquiète.

—C'était bien peu! reprit-il.

Puis il continua tristement:

—La maison ne peut plus donner que quarante-sept centimes.

— Quarante-sept centimes! répéta-t-elle. Mais c'est à peine si je puis en faire deux par jour!

Il ébaucha un geste vague qui signifiait sans doute.

—Je ne le sais que trop bien! Et de la même voix, triste et découragée, il dit seulement

—Que voulez-vous..... La concurrence!.....

Elle ne répondait plus. C'était un mot qu'elle connaissait comme un refrain douloureux Ils croyaient, l'un et l'autre, à cette loi implacable de la concurrence, comme à un génie malfaisant qu'on ne peut apaiser ni vaincre, et dont il faut bien subir les fantaisies inhumaines. Elle songea seulement que les jours d'automne devenait plus courts, qu'il était difficile de travailler à la lampe, qu'elle ne parviendrait bientôt plus à confectionner par jour deux de ces tabliers, si ouvragés, si délicats, et que ce serait pour eux un peu plus de souffrance.

—Pardon......, dit enfin M. Marnet .Voici votre argent.

Elle ramassa sans les compter les pièces étalées devant elle. Puis, afin de ne pas perdre tout à fait ce gagne-pain —on rougit de donner ce nom à de pareils gagne-misères,— elle demanda:

—Pouvez-vous me donner encore de l'ouvrage?

—Oui, dit le chef de service.

Et il commanda trois douzaines de tabliers semblables.

Elle revint à demi-joyeuse. On aurait donc quelques jours de trêve, grâce à cet argent si durement gagné, grâce aussi au labeur si peu durable de Jacques. Et, songeant à son mari, instinctivement, elle le cherchait des yeux, aux carrefours affairés où se distribuent aux passants les prospectus multicolores, craignant pourtant de l'apercevoir, comme si cette rencontre dût être pour tous deux une humiliation, une peine. Elle ne le vit pas, ayant traversé le Rhône dès le pont de l'Hôtel-Dieu, qui brusquement au centre du quartier neuf qu'on pourrait appeler "La Guillotière aristocratique". Elle se hâtait, toujours inquiète, à cause des enfants qu'elle avait laissés seuls, redoutant sans cesse un malheur, malgré la vigilance active du garçon, que les rudes nécessités de la vie rendaient plus sérieux que beaucoup d'enfants de son âge.

Et, sans doute, ne songeait-elle pas à dégager la leçon amère de la scène qu'elle venait de vivre quelques minutes auparavant, au bureau de la maison Faber, Morel et Cie. Elle ne pensait pas, la femme de Jacques Gérard, tant elle y était accoutumée, que la brutalité d'une civilisation païenne s'affirmait toute en ce fait qu'elle-même — et combien d'autres avec elle— dussent passer de longues heures courbées sur la besogne, sans gagner seulement une vie honnête et dans ce fait aussi, simple et banal en apparence, qu'une mère abandonnât ses enfants pour chercher, loin de sa demeure, de l'ouvrage et du pain. Elle ne raisonnait pas tant. Tout cela lui semblait comme une fatalité mécanique puisqu'elle était malheureuse et pauvre, il lui fallait bien en passer par toutes les exigences de l'impitoyable nécessité, accepter sans se plaindre les dures conséquences de sa propre faiblesse et de son infortune. Car il y a quelque chose de pire que la misère: ce sont les servitudes, les humiliations, les amoindrissements de toutes sortes dont elle est la source. Et quand depuis deux mille ans se dresse sur nous de tous côtés l'image du Consolateur qui proclamait bien heureux les pauvres, la devise de ce monde, sanctionnée par les moeurs, l'opinion et les lois, c'est encore le Vae victis!

(*A suivre en page 8*)

Le sourire de l'hippopotame

L'hippopotame possède une physionomie ouverte... Qui oserait dire le contraire? Il a le sourire bon enfant "qui d'une oreille à l'autre va". Et, comme les coquettes pourvus de belles dents, il sourit. Il a trop souri... Il a trop montré ses dents, au lieu de montrer les dents, comme il est de règle pour un animal sauvage. La vue de ses canines a donné des idées aux passants. Car les gens sont généralement en quête d'idées.

Bref, il vient d'arriver sur les marchés d'Europe d'importantes quantités de dents d'hippopotames. L'ivoire en est, nous assure-t-on, plus fin et plus beau que celui des défenses d'éléphant. Et si l'on ne peut en fabriquer des billes de billard, le diamètre n'y serait pas, on en fait, du moins des boutons, ou encore ces petits magots qui ornent actuellement les sacs à main, ou enfin des poignées de parapluie, ou... horrible détail, des fausses dents à bon marché.

Les chrétiens en Palestine.

Londres, 11— Le discours du cardinal Bourne, à l'ouverture du premier congrès catholique anglais à Liverpool depuis la guerre, a surtout porté sur la situation politique et religieuse en Palestine. La situation y est très critique. Les sionistes y tentent, a déclaré le cardinal, de gagner le contrôle politique et ils sont secondés par des sommes considérables. Ils achètent les terres des palestiniens que la guerre a appauvris. Ils prêtent aux Juifs à un intérêt d'un tiers de moins qu'ils n'en exigent des chrétiens.

Le cardinal a lu plusieurs lettres qui révèlent que les sionistes sont sur le point de monopoliser la politique et la finance.

Il a dénoncé un autre danger: les sectes protestants surtout celles des Etats-Unis, y sont très nombreuses y disposant de fonds considérables et endoctrinisent les enfants catholiques.

Le cardinal demande que la commission instituée par la Société des nations assure la propriété des Lieux Saints et des Temples dont l'Eglise Catholique a la jouissance depuis des siècles. Il demande que toutes les nations chrétiennes aient le droit de possession des Lieux Saints, qui sont leur héritage naturel.

Parlant des missions allemandes dans les colonies anglaise d'avant la guerre, le cardinal a dit que les autorités allaient aplanir les difficultés. Le gouvernement impérial ne peut pas forcer les colonies à accepter les sujets des contrées ennemies. Le Saint-Siège n'a jamais contesté aux pays le droit de surveiller leurs intérêts vitaux. Le gouvernement anglais a été plus loin, il a expulsé des Indes les missionnaires allemands que les Jésuites anglais ont reconnus étrangers à l'espionage allemand. Il a refusé ensuite aux missionnaires américains ou irlandais le droit de les remplacer, ce qui privait de leur direction spirituelle des milliers d'Hindous.

Lloyd George et compagnie apprendront assurément par le sort de Napoléon ce qu'il en coûte d'intervenir dans les affaires de l'Eglise.

Le discours du cardinal, qui a été publié dans tous les journaux a été le principal événement de la séance d'ouverture du congrès catholique. Le cardinal Gasquet, Mgr Whitside, archevêque de Liverpool, et l'échevin Thomas Fox, étaient présents. Une foule énorme a acclamé le cardinal quand il est descendu du train à la gare de Liverpool, et l'a accompagné à la cathédrale.

Les moissons dans l'ouest canadien.

Winnipeg, 4—La principale partie du rapport des chemins de fer nationaux sur les moissons relate qu'elles seront générales dans tout le Manitoba et le sud de la Saskatchewan et de l'Alberta, cette semaine; tandis que dans le centre, elles ne commenceront que dans 10 ou quinze jours au plus tard, sauf quelques régions isolées.

Le rapport augure une récolte très satisfaisante pour l'Ouest. On a déjà coupé beaucoup de seigle et d'orge dans toutes les provinces. La récolte de foin est bonne à peu près partout. Les autres s'annoncent bien. Il est tombé de la pluie partout la semaine dernière ce qui a fait grand bien au grain et aux légumes. Dans certains endroits le grain s'est amélioré de quinze à quarante pour cent. Le sud-ouest de l'Ontario. Sioux Lookout. Quibell, la région de la rivière à l'Ardoise et de la rivière à la Pluie donnent d'excellents rapports dans le relevé de la semaine. Dans chacun de ces trois districts les récoltes de foin ont été immenses; et tous les grains ont donné de gros rendements.

Dans le Manitoba, à l'ouest de Winnipeg, et dans le sud les récoltes mûrissent rapidement; des quantités considérables de grain y seront emmagasinées vers la fin de la semaine. Le battage commencera la semaine prochaine si la température le permet.

A l'ouest de Winnipeg au nord de l'Assiniboia jusqu'à Brandon et au nord ouest jusqu'à Dauphin et Canora—Saskatchewan—, les récoltes du blé seront terminées vers la fin de la semaine. Les dernières pluies ont beaucoup amélioré e ddistrict de Keepawa et des environs. On aura de bonnes récoltes dans cette partie de la province.

A la rivière du Cygne, et dans les districts de l'ouest et du nord-ouest, on enregistre de bonnes récoltes. Dans quelques endroits le rendement sera de 30 à 40 boisseaux l'acre.

Les conditions sur les lignes principales des chemins de fer nationaux et le territoire Saskatoon-Calgary et Edmonton-Calgary, sont des plus favorables, Le récolte de grain sera immense. Plusieurs endroits rapportent que les récoltes seront aussi bonnes qu'en 1915.

L'Eglise en Tcheco-Slovachie.

Plague, 14— Un incident dans la carrière orageuse de l'Eglise de Tshéce-Slovaque a été terminé par le départ de l'abbé Vance, de l'archidiocèse de Westminster Angleterre qui était à Prague depuis plus d'un an.

Pendant son séjour en ce pays l'abbé Vance a encouru la colère de la faction anti-catholique par sa défense de l'Eglise, en chaire et dans la presse, et par ses appels réitérés aux catholiques loyaux de se rallier pour la défense de l'Eglise à un temps où on cherchait à leur faire abandonear leur allégeance et à les faire entrer dans le schisme.

A la veille du départ de l'abbé Vance pour l'Angleterre un banquet lui fut offert. Le banquet était sous la présidence du Prince Adolf Schwarzenberg et parmi les convives on remarquait le nonce papal Mgr Micara, et les membres de la colonie anglaise à Prague. L'archevêque de Prague, Mgr Kordac fut empêché, par la maladie d'assister à ce banquet.

En récompense des services rendus à l'Eglise Bohême par l'abbé Vance, l'archevêque de Prague lui a conféré le titre de Conseiller du Consistoire de Prague.

Le monde catholique sait ce que l'Eglise catholique a souffert en Tchéco-Slovachie. Un mouvement fut commencé pour l'établissement d'une Eglise nationale séparée de Rome. Ce mouvement aurait déjà été assez sérieux même s'il eut été poussé seulement par des ecclésiastiques. Du moment que les Socialdémocrates s'en emparèrent, le mouvement prit des proportions alarmantes. C'est alors que l'abbé Vance avec la permission de son évêque, le Card. Bourne, alla se mettre à la disposition de l'archevêque de Prague.

Les troubles, en ce pays ne sont pas finis. Mais la situation est claire. La bulle d'excommunication lancée par le Pape a montré clairement où étaient les schismatiloyaux et où étaient les schismatiques. Les social-démocrates sont encore forts et le parti catholique en dépit de sa victoire aux dernières élections, devra veiller constamment pour déjouer les mesures anticléricales et spoliatrices que les social-démocrates unis aux Radicaux, essayeront de faire adopter au détriment de l'Eglise catholique.

En Bohème, l'Eglise souffre grandement de la pauvreté. Le patrimoine de l'Eglise a diminué considérablement en raison de la baisse du change et par la confiscation de nombreuses propriétés accordées aux schismatiques.

La presse américaine.

Les journaux quotidiens y sont en minorité: en 1919, 2,428 contre 3,073 mensuels et 14,771 hebdomadaires. Ces quotidiens ont un caractère local très accentué; ce sont tous des *journaux de province*: ils ne dépassent pas 400,000 numéros, tandis que les revues hebdomadaires tirent à 1 et 2 millions. Par contre, les éditions dominicales des quotidiens ont jusqu'à 50, 100 et même 150 pages. Cette abondance ne va plus sans quelques inconvénients: longueurs, redites, souci constant d'être *sensationnel*, même aux dépens de l'exactitude. Contrairement à ce qui se passe chez nous, les journaux du soir sont deux fois plus nombreux que ceux du matin. Comme 8 millions et demi d'Américains âgés de plus de dix ans ne lisent pas l'anglais, les journaux en langues étrangères foisonnent (en 1919, 160 quotidiens en allemand, 12 en français, en italien, en polonais, 10 en japonais, en judéo-allemand, 8 en espagnol, en tchéque, 5 en chinois, 4 en hollandais, en hongrois, 3 en croate, 2 en arabe, 1 en bulgare, en lithuanien; sans compter les publications en arménien, danois, esperanto, finlandais, flamand, galolis, grec, havaïen, hébreu, hindoustani, islandais, letton, norvégien, portugais, roumain, russe, ruthène serbe, slovaque, slovène, suédois et tagalog (langue des Philippines).

Les deux tiers des journaux du monde entier paraissent aux Etats-Unis. Le premier en date y fut publié à Boston en 1690, mais supprimé aussitôt après son unique numéro; les colonies restèrent quatorze ans sans journal; et celui qui reparut alors resta quinze ans sans confrère. L'Amérique s'est bien rattrapée depuis lors.

Pour protéger notre papier.

New-York, 12—Une dépêche spéciale au "World" annonce que le Merger de pulpe canadien a été conclu, lorsque William Randolph Hearst fit une offre de $750 par part pour le stock de Price Bros., Co.

Les manufacturiers canadiens ont alors compris qu'il y avait danger que le papier à journal canadien tombât entre des mains antibritanniques. Le Merger a été retardé par Sir William Hearst, qui exigeait $1,000 par part.

On s'attend à ce que le merger comprenne La Laurenide, Wayagamack, Brompton Belgo Canadien, St-Maurice, Donnacona, et Price Brothers.

On estime pouvoir épargner un million de piastres par année, en groupant les billots.

Elle est âgée de 113 ans.

Los Angeles, 13— Anne Prater, négresse, est âgée de 113 ans. Elle vient de recevoir la visite de M. E. McCown, de Darlington, petit-fils de "Maître Georges McCown" qu'elle a élevé aux jour de l'esclavage.

La femme déclare que lorsque les étoiles tombaient (en 1833) son maître lui avait dit de ne pas oublier qu'elle avait 29 ans.

L'hypothèque américaine sur le Canada.

New-York, 14—Les emprunts canadiens aux Etats-Unis à la date du 1er juillet de cette année, se chiffraient par l'énorme somme de $524,248,313, d'après un relevé fait par la "Guaranty Trust Company" de New-York et publié dans le récent numéro du bulletin de la Réserve Fédéral.

Sur ce montant les émissions provinciales et municipales tranchent par $130,425,313 les émissions du gouvernement par $152,500,000, celles des chemins de fer par $121,328,500, celles des services publics par $80,095,000 et les émissions industrielles par $39,899,500. La liste canadienne comprend un emprunt de $2,500,000 du gouvernement de Terre-Neuve.

Emprunts du Canada

Les emprunts du gouvernement aux Etats-Unis se répartissent comme suit:

Obligations à 5 ans, or intérêt, 5%, 1er avril 1916, $25,000-000.

Obligations à 10 ans, or, intérêt, 5%, 1er avril 1916, $25,000-000.

Obligations à 15 ans, or, intérêt, 5%, 1er avril 1916, $25,000-000.

Obligations à 10 ans, r, intérêt, 5½%, 1er août 1916, $60,-000,000.

Billets à 2 ans, or, intérêt, 5½%, 1er août 1919, 15,000,000

Les provinces

Parmi les provinces canadienes Ontario est la plus hypothéquée. Le gouvernement provincial doit à l'Oncle Sam $30,000,000; la province d'Alberta $11,150,000; le Manitoba $7,848,000; Québec, $7,500,000; la Colombie-Anglaise $5.630,-000; la Saskatchewan, $3,720,-000; le Nouveau-Brunswick, $3,170,000; la Nouvelle-Ecosse, $2,000,000.

Les villes

La ville de Toronto est la plus grevée sur le marché américain. Elle y doit $17,119,-633 et la commission du Havre de Toronto, $5,000,000. Montréal y doit $7,000.000 et le "Greater Winnipeg Water District", $7,000,000. Les autres villes y sont débitrices pour les sommes suivantes: Calgary, $2,918,806; Vancouver, $2,-810,000; Ottawa $2,599,859; Québec, $1,255,000; London, $1,246,056; Edmonton, $1,348,-750; Halifax, $1,425,170.

Les femmes d'Italie et le divorce.

Rome, 13—Les femmes catholiques d'Italie ont été un facteur important dans la campagne contre le bill du divorce du député Marangoni. L'opposition, dirigée par le parti populaire italien, a forcé les partisans de cette mesure à admettre l'impossibilité de la faire adopter à la présente session.

La campagne entreprise par la ligue des femmes catholiques a consisté à faire de la publicité et à rendre cette mesure ridicule. Cette campagne avait un caractère éducationnel et fut répandue dans toutes les villes et villages du pays.

Protestation des socialistes.

Montréal, 13 A une assemblée convoquée par le parti socialiste indépendant de la province de Québec, qui a eu lieu, hier soir, au Temple du travail pour protester contre la menace d'une guerre entre les Alliées et la Russie, on a adopté une résolution dénonçant comme un crime intolérable contre l'humanité, la guerre qui pourrait se produire entre les Alliées et la Russie.

De l'habileté pour un oculiste?—Visiter le Niagara et l'opérer de cataracte.

* * *

Du désordre pour une couturière?—Tenir des conversations décousues.

* * *

De la déveine?— Se noyer en nageant dans l'opulence.

* * *

De l'audace?—Tomber des nues.

FEUILLETON

(Suite de la page 7)

Jacques, lui, ne s'y résignait pas. Le sentiment qui grandissait maintenant dans son âme, c'était une haine sourde, une révolte exaspérée contre la réalité qui pesait sur lui. Impuissant à s'élever au-dessus de cette hantise du souci matériel, n'ayant pas pour se soutenir la force intime d'une foi vivante, chaque jour il s'aigrissait et se révoltait davantage. Le Providence, à laquelle Jeanne se confiait ardemment, lui semblait inerte ou mauvaise. Incapable de découvrir les vraies causes et les vrais remèdes, il s'en prenait à Dieu, auquel il refusait de croire, et qu'il accusait encore de son infortune. Il avait des paroles de désespoir et de blasphème que les enfants et leur mère entendaient en tremblant. Il en venait à haïr tout ce qui est heureux, calme, et tout ce qui vit sans effort. Le spectacle d'un coupé ou d'un automobile passant le long des boulevards, la vue des promeneurs s'attardant sur les quais, tout, jusqu'aux sourires des poupons ou aux jeux bruyants des gamins, lui donnait des frissons de colère. Il se sentait saisi d'une envie instinctive d'être mauvais comme tant d'autres, de se venger sur cette société indifférente, de tout ce que souffraient ceux qui lui étaient chers. Voler, tuer, il était presque résolu à tout. Puis, quand la raison et la conscience étouffaient enfin la voix de la colère, alors, dans son immense détresse, il aurait voulu ne plus savoir, ne plus se souvenir, être mort. Un tragique combat se livrait dans cette âme passionnée où la souffrance s'acharnait à détruire tout ce qu'il restait de noblesse, et jusqu'à la volonté de vivre.

Cependant Jeanne, invinciblement forte et douce, sentant quelle crise le torturait, se faisait plus attentive, plus tendre pour lui. Elle s'ingéniait à lui éviter ces peines de chaque jour, ces humiliations de détail, tous ces heurts si douloureux qui irritent les plaies saignantes. Et ce fut elle lorsque l'argent manqua tout à fait, qui s'imposa, sans en rien dire, ces douleurs; elle qui obtient du boulanger de la rue, habitué à ces détresses et à de pires, quelques jours de crédit; elle encore qui, deux ou trois fois, le coeur navré, porta quelques souvenirs, pauvres trésors, au mont-de-piété; elle enfin, qui, honteuse et timide, osa confier aux voisins le secret de sa misère et demander leur assistance.

Dans cette maison à six étages, aux appartements exigus et morcelés à outrance, c'était toute une population qui vivait entassée. Sur chaque palier, à droite et à gauche, s'ouvrait un long boyau, décoré du nom de corridor, qui donnait accès aux cellules où logeaient d'innombrables familles. De ce contact permanent naissait, en même temps qu'une promiscuité périlleuse, une fraternité touchante. Chaque détresse matérielle rencontrait une aide souvent efficace. Malgré les misères morales qui se cachaient— ou s'étalaient— en un milieu de ce genre, et qui ne se remarquaient plus, à force d'être coutumières, malgré tout ce qu'il y avait de primitif en ces existences, où l'on aurait pu croire que l'animalité dominait, ce trésor de charité révélait les âmes. Il était ouvert, ce trésor même à ceux qui, comme les Gérard, s'étaient tenus ordinairement à l'écart des fréquentations et des connaissances, et qui avaient passé, avec leurs habitudes tranquilles, leur pauvreté laborieuse et la dignité de leur vie, pour l'aristocratie de ce cercle de misérieux. Ils avaient, d'ailleurs, pris leur part de tous les mouvements d'humble générosité qui se manifestaient autour d'eux. Et maintenant ils allaient en bénéficier à leur tour.

(A SUIVRE)

Notes historiques sur les Métis-francais du N-Ouest

Les anciens du pays son enclins à chérir le passé et à évoquer les vieilles traditions ancestrales. C'est qu'en effet ils ont été les premiers associés à l'oeuvre d'évangélisation chrétienne dans l'ouest. Leurs pères sont venus à la première heure, planter leurs tentes dans nos immenses prairies, en contractant des unions avec les aborigènes. Ils ont formé un type à part, avec une physionomie distincte et bien caractérisée. Ils y ont accompli l'oeuvre à laquelle Dieu les destinait d'une manière spéciale. C'est à ce point de vue élevée de leur mission particulière et de leur débordante activité à l'exécution de cette tâche, en y laissant l'empreinte de leur mâle courage et de leur indomptable persévérance, qu'il convient de se placer, pour bien saisir l'action bienfaisante de la population Métisse. Pour bien se pénétrer de la dette de gratitude que le pays doit à cette race fière et généreuse, qui a jeté dans un territoire presqu'aussi vaste que l'Europe, la première semence de justice, de respect et d'ordre et préparé la voie aux apôtres de la foi, il faut ouvrir les annales de leur histoire et dressant leurs morts dans l'attitude des vivants, rappeler dans un tableau rapide les gestes féconds qui ont contribué si puissamment à adoucir les instincts sanguinaires des aborigènes, au milieu de difficultés dont on peut à peine aujourd'hui se faire une idée adéquate. Les Métis ont réussi, après bien des peines, à fonder des établissements stables, aux endroits stratégiques du pays, afin de fixer au sol, les tribus nomades sans cesse errantes dans la prairie, en quête d'aventure ou de pillage.

Je le dis bien, les Métis ont une histoire à part, pleine d'attirance et de charme, parsemée d'actions hardies, et de mouvements graves qui ont déterminé à certaines heures toute une orientation nouvelle et de profondes transformations dans la vie de l'ouest. Aussi bien, on comprend le sentiment de légitime fierté que les Métis ressentent à rappeler leur passé. Dans ce culte de leur tradition, ils y trouvent des leçons d'énergie pour le présent et les moyens à prendre pour assurer leur avenir.

Pour être dignes de leurs pères, qu'ils les contemplent bien en face. Dans leur regard illuminé par l'histoire, ils y puiseront les nobles résolutions de marcher sur leurs traces.

Nos livres liturgiques en rappelant la mémoire du patron de l'Archidiocèse de Saint-Boniface, commencent par offrir à Dieu un hymne de reconnaissance, pour avoir soutenu cet illustre apôtre, dans sa carrière si extraordinaire, au sein de la barbarie païenne et puis après avoir rappelé les conquêtes pacifiques de ce grand Evêque, ils terminent par ces mots : "Patres nostri narraverunt opus quod operatus est in diebus eorum". Nos pères nous ont raconté les oeuvres accomplis par Dieu, aux jours d'autrefois. Lorsque le voyageur s'arrête parfois sur les rives de nos lacs où les vagues, après avoir deferlé sur les rochers qui les bordent, viennent déposer, sur la plage, leurs baisers rêveurs, ou lorsque le chasseur à la poursuite du gibier, se repose le soir au milieu de la forêt, pour écouter le bruissement de la feuillée, il croit entendre s'échappant du sein des ondes ou des arbres touffus, une voix émue ou un soupir à demi-étouffé de la nature; et il se demande si ces échos étranges qui frappent son oreille, ne sont pas les accents des générations qui ne sont plus et qui viennent solliciter un souvenir de ceux qui leur ont succédé.

Il ne faut pas oublier en effet que nous ne constituons qu'un anneau dans la chaîne des familles, dont les premières souches dorment depuis longtemps dans le silence de la tombe. Leur âme est en nous, par la poussée du sang qui nous a été transmis. Nous sentons bien que nous sommes de leur chair et que le souffle de saintes émotions qui les animaient, nous agite et passe en frémissant sur notre âme. Ils furent les racines du grand chêne qui s'implanta dans notre sol encore vierge. Bien des tempêtes l'ont secoué sans ployer sa cime altière, jusqu'au jour où affaibli par les années, l'orage ou la foudre le renversa pour joncher le sol de son tronc noeux. Nous sommes les tiges repoussées sur la souche primitive qui nous a transmis la sève antique. Elle circule encore, rajeunie dans les rameaux verts de l'arbre national.

Si depuis nous avons pu nous développer grâce à l'élan initial de nos ancêtres, la gratitude nous fait un devoir de reporter nos regards vers le berceau de nos pères qui ont façonné de leurs mains les institutions dont nous jouissons aujourd'hui. Ecoutons donc ces voix d'outretombe; ils nous raconteront les grandes actions accomplies par Dieu pour nos pères, aux jours d'antan-Patres nostri narraverunt opus quod operatus est in diebus eorum. C'est l'esprit de l'histoire qui de son souffle soulève la poussière des choses éteintes. C'est donc une évocation de l'histoire des Métis que je viens présenter à traits rapides. Pour ne pas trop retenir le lecteur, je ne ferai qu'indiquer brièvement les événements les plus saillants de cette touchante épopée.

On a prétendu que l'origine des Métis date de la formation de la Compagnie du Nord-Ouest en 1784, alors que des forts furent érigés aux endroits les plus favorables à la traite.

Des renseignements plus précis nous permettent aujourd'hui de faire remonter au commencement du 18e siècle, c'est-à-dire vers 1725, le berceau des premières familles Métisses. La fascination de l'ouest attira les traiteurs vers nos prairies, bien plus à bonne heure qu'on ne le croit généralement. Des jeunes Canadiens-français, épris d'aventure et de la vie nomade sans contrainte légale, qui gêne la liberté individuelle dans les sociétés organisées se dirigèrent vers l'ouest. La passion pour la chasse et la facilité d'amasser de fourures précieuses dans ce pays giboyeux exercaient une attirance irrésistible sur la jeunesse de la Nouvelle-France. L'exode vers l'ouest fut tel que les gouverneurs durent adopter des ordonnances pour l'indiguer.

C'est ainsi que dès 1704, on constate que sept à huit bandes formant un chiffre total de 110 jeunes Canadiens-français remontèrent le Mississippi et le Missouri ayant pour chef, un hardi traiteur du nom de Juchereau.

Quelques-uns d'entr'eux se fixèrent-ils définitivement dans l'Ouest? Nous n'avons aucun document à ce sujet, mais il est permis de le conjecturer. En effet, lorsque les deux fils de LaVérendrye poussèrent leur expédition jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses ils rencontrèrent à leur retour en 1743 un sauvage de la tribu de la Petite Cerise qui parlait l'Espagnol aussi bien que sa propre langue. Il avait été baptisé et récitait ses prières en Espagnol. Il leur apprit qu'à trois jours de marche de cette tribu se trouvait un Français établi dans l'Ouest depuis nombre d'années. Les fils de LaVérendrye eurent l'intention tout d'abord d'aller le visiter, mais vû que leurs chevaux étaient épuisés de fatigue, ils lui envoyèrent une lettre par un messager. Il est probable que ce Français faisait partie de la bande de Juchereau qui se serait établi sur le Missouri, après avoir épousé une femme du pays. D'ailleurs il n'y a rien d'étonnant de constater parmi les tribus de l'Ouest des sauvages qui auraient eu des rapports avec les Espagnols. Dès 1541 un célèbre officier Ferdinand de Soto s'était avancé dans la direction de l'Ouest en remontant le Mississippi à la tête d'un détachement de 1000 hommes, à la poursuite de mines d'or et d'argent. Cette expédition se termina par la mort de Soto. Ses compagnons d'arme lui donnèrent la rivière même pour tombeau. Ils clouèrent ensuite un couvercle de même bois, non susceptible d'un cercueil, qu'ils creusèrent et dans lequel ils placèrent le corps. Ils clouèrent ensuite une couvercle de même bois, non suceptible de flotter. Après cela un des aumoniers de la troupe récita des prières et à la lueur des flambeaux, on déposa le lourd cercueil sur une barque que l'on dirigea vers un endroit choisi la veille, où le lit de la rivière avait plus de cent pieds de profondeur. C'est là que se fit cette étrange inhumation. Si maintenant nous jetons nos regards vers l'est et le nord, nous constatons que dès 1688 M. de Nagon avait pénétré jusqu'au lac des Bois, avec quelques hommes dont l'un M. Lacroix se noya dans le lac qui depuis porte le nom de Ste Croix.

En 1678 Charles de Greysolon, sieur de la Tourette, frère de Duluth avait fondé un poste au lac Népigon. Il en érigea un autre en 1684 à l'entrée de la rivière Ombabika et un troisième en 1686 à la jonction de la rivière Kinagami et Albany. Le poste du lac Népigon ne fut jamais abandonné par les Français, et c'est là qu'on y trouve LaVérendrye en 1727. Nous savons également qu'en 1725 les Français visitaient la baie d'Hudson en descendant la rivière Albany, et se rendaient jusqu'au fort York. Un chef de bande célèbre, Joseph de Lustra, habitait dans cette région et ses hommes allaient traiter jusqu'aux portes des forts de la Baie d'Hudson. Matthew Sargeant, l'un des gouverneurs de cette compagnie rapporte que parfois lorsqu'il visitait les sauvages le soir sous leur tente, il les entendait réciter leur prières en français.

Enfin pendant douze ans (1732 à 1744) les Français sous LaVérendrye traversèrent tout l'Ouest, établissant des forts jusqu'au lac Bourbon (Cedar). Ses successeurs, de Noyelles, Legardeur de St-Pierre et La Corne de St-Luc fondèrent des postes, dont le plus avancé, le fort la Jonquière se trouvait à l'endroit même ou s'est élevé depuis la Cité de Calgary. C'est ainsi que de 1732 à 1755, les Français prirent possession de l'Ouest. Il n'y a aucun doute que quelques-uns d'entr'eux s'unirent avec des femmes du pays et s'attachèrent pour toujours à cette contrée. La tradition constante des tribus sauvages ne laisse aucun doute sur ce point. Nos Missionnaires ont recueilli à ce sujet des témoignages précis qui ne permettent plus de traiter de légendes ou de pure hypothèse, la présence de Métis, au Nord-Ouest vers 1725.

Nous savons également qu'en 1800, un Métis du nom de Florimeau résidait au lac du Diable où il était considéré comme un des chefs les plus distingués de la nation Siousse. Son père était Canadian-français et sa mère Siousse. Florimeau était déjà fort avancé en âge à cette époque. Une autre preuve à l'appui de ce que je viens d'avancer, c'est qu'après le traité de Paris, les traiteurs prirent de nouveau la route de l'Ouest, qui avait été presque abandonnée depuis 1755, par suite de la guerre. Or, les traiteurs trouvèrent des Métis-Français, étaient déjà âgés. Nous sommes donc justifiables de'n sance de leur droit de suzéraineté dans le pays. Ce furent les premiers traités avec les propriétaires primitifs du sol. Ces chefs Métis-Français, étaient déjà âgés. Nous sommes donc justifiables d'en conclure que l'origine des Métis de l'Ouest date du commencement du 18e siècle. Ce fut avec le consentement tacite ou exprès de ces chefs Métis que les officiers de la Compagnie du Nord-Ouest, s'établirent dans ce pays. Les sauvages reconnaissant la supériorité des Métis les avaient acceptés comme leurs maîtres et conferé une suprématie qui ne fit que s'accentuer avec les années. Dans une brochure publiée par la Compagnie du Nord-Ouest en 1817 intitulée, "Récit des événements qui ont eu lieu sur le territoire des sauvages", on trouve ce qui suit à la page 133. "Lorsque les négociants pénétrèrent pour la première fois dans ce pays, après la conquête du Canada, ils le trouvèrent tout couverts de Métis ou Brûlés. Quelques uns d'entr'eux étaient alors des principaux chefs de différentes tribus de sauvages dans les plaines et portaient les noms de leurs pères." Ce langage est-il assez clair?

Les Métis Français ont donc le droit de proclamer qu'ils sont les ainés au Nord-Ouest, et que lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre, ils gouvernaient l'Ouest, par l'ascendant qu'ils avaient acquis sur les sauvages avec lesquels ils étaient apparentés. Ils formaient une caste supérieure et privilégiée, comme les Incas au Pérou.

Le point que je désire souligner c'est que les Métis ont dans l'Ouest deux siècles d'existence et que dès leur berceau, ils s'imposèrent dans ce pays, comme les chefs naturels des aborigènes et en exercèrent effectivement le commandement. Sans doute ce serait une exagération de langage que de prétendre qu'ils surent se maintenir à cette hauteur, après la formation de la Compagnie du Nord'-Ouest et de la prise de possession de l'intérieur du pays par sa puissante rivale la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mais ce qu'il convient de dire en toute justice, c'est qu'ils ne cessèrent d'être des facteurs très importants dans le développement de ce pays et qu'ils ont contribué plus que tout autre groupe national à faire pénétrer les bienfaits de la civilisation chrétienne, jusqu'aux abords du Cercle polaire.

Où, la moisson est très abondante, je ne puis que glaner quelques gerbes ça et là, prises dans les divers champs d'activité où l'influence métisse s'est fait sentir. Le Métis est par tempérament, hospitalier jusqu'à l'excès. Il partagera volontiers sa dernière bouchée de pain, avec celui qui lui tend une main suppliante. En voici un exemple. Lorsque les colons de Selkirk se fixèrent sur des fermes, ils ne tardèrent pas, par suite de tristes événements, à tomber dans une pauvreté extrême. Ils se mourraient de faim. Pendant plusieurs hivers, les Métis les prirent à leur charge. Ils amenèrent avec eux ces familles de montagnards écossais à Pembina, dans le voisinage des troupeaux de buffalo et ils les nourrirent du produit de leur chasse. Ils furent la providence de ces braves colons, qui depuis devinrent les amis fidèles des Métis Français.

La générosité des Métis est proverbiale. Je me contenterai de citer deux exemples frappants de ce trait caractéristique de la race.

Un jour, c'était au fort Francis, un employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson du nom de Pierre Dumais, père de Pierre, Charles et Maxime Dumais autrefois de Lorette fut chargé d'une expédition à l'Ile à la Crosse. Pendant son absence, sa jeune fille âgée d'environ dix ans, à la demande d'un jeune sauvage, consentit à se promener avec lui, en canot au bas de la chute. C'était en plein jour et à la vue de ses parents qui demeuraient sur la rive canadienne. Le jeune Sauteux désirant tuer des canards, demanda à sa compagne de diriger le canot vers la rive opposée. Soit par méprise ou parce qu'elle ne voulait pas s'éloigner de la rive canadienne, elle gouverna l'embarcation de manière à retourner au rivage d'où elle était partie. Exaspéré de ce contretemps, le Sauteux lui déchargea son fusil en pleine poitrine, la tuant sur l'heure.

Au retour de son voyage, le père apprit la fin tragique de son enfant. Le chef sauvage vint le trouver et lui dit : "D'après nos lois, tu peux tuer le meurtrier de ta fille. C'est ton droit." Dumais lui répondit en essuyant ses larmes : "Vos dieux vous enseignent la vengeance; le mien m'enseigne le pardon. C'est assez de sang répandu."

Au lendemain de 1870, une jeune épouse mère de plusieurs enfants, avait l'immense douleur de contempler le cadavre de son époux, lâchment assassiné, à coups de pierre, au sein de la Rivière Rouge, alors qu'il s'efforçait à la nage de fuir ses nombreux assaillants. A la vue d'un crime aussi odieux, on demandait à sa veuve désolée, de s'adresser aux autorités pour faire punir les misérables meurtriers de son époux. "Non, dit-elle, je fais ce sacrifice pour que la paix règne dans mon pays."

Cette femme était Madame Elzéar Goulet, la mère de M. Roger Goulet, notre distingué et éloquent inspecteur d'école. On se découvre avec respect, devant de tels gestes qui font honneur à l'humanité. Une race capable de tels sentiments doit nécessairement posséder une âme bien haute.

Le Métis possède un talent incroyable de s'orienter au milieu des déserts de nos prairies ou des forêts inextricables. Son instinct lui tient lieu de boussole. Une touffe d'arbres, un coteau quelconque, mille accidents du sol qui échappent à l'oeil d'un autre voyageur, servent de point refaire au guide métis. Il est dans le milieu qui lui convient et son esprit inventif lui fournit mille ressources pour se tirer d'embarras dans les situations les plus désespérées. Il savait autrefois traverser les rivières sans pont ni bateau. Les meilleurs chemins du pays à travers des marais fangeux, était les chemins de fascinage qui ne coûtaient rien aux habitants du pays et étaient pourtant plus solides que la plupart des chemins à dos de chameau de nous jours, où chaque voiture apporte collée à ses roues, une partie d'un homestead. Les chevaux s'éreintent à trainer une faible charge, tandis que les contribuables sont éreintés par un autre fardeau encore plus lourd qu'on appele les taxes. Ils ne sont pas rares ceux qui regrettent de nos jours, les chemins fascinés de nos Métis.

Un autre point caractéristique de la race, c'est l'endurance, la patience dans les épreuves et un talent merveilleux d'apprendre les langues. Aussi bien, ils furent choisis de préférence à tout autre comme guide et interprète par les compagnies de traite. On les retrouve partout soit dans les expéditions de sir Alexander McKenzie à la découverte de la rivière qui porte son nom, ou à travers les Montagnes Rocheuses jusqu'au rives de l'océan Pacifique. St-Germain est chargé d'ouvrir une route nouvelle du lac Nipigon à la rivière Winnipeg. Lespérance et Bruce sont à la tête de la célèbre brigade du portage La Loche, transportant les fourrures depuis la rivière McKenzie jusqu'au fort York et distribuant en retour les marchandises de Londres, qui alimentent la traite. Bruce dirige jusqu'au Cercle polaire une expédition à la recherche du célèbre Franklin. Urbain Delorme, après Grant sera nommé gardiens des prairies. Des camps parfaitement règlementés, ayant des chefs et des conseillers, deux fois l'an feront la chasse au buffalo, voyageant en toute sécurité, au milieu des tribus hostiles, grâce à une organisation militaire d'éclaireurs et de gardes autour des charrettes qui entourent le camp. C'est dans ces excursions de chasse, que les Métis firent l'apprentissage du gouvernement provisoire qu'ils devaient inaugurer en 1869.

Ce sont eux également qui préparaient le pemmican distribué dans les divers postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Chas-
Le gibier tombait impitoyablement sous le canon de leur fusil. Bref ils étaient les aides indispensables du gouvernement du jour. Il ne
seurs émérites ils alimentaient les postes de traite de venaison fraiche.
GAL—TROIS
faudrait pas s'imaginer, qu'ils n'étaient que de simples manoeuvres, bons pour faire les portages ou courir après le gibier. Un grand nombre d'entr'eux parvinrent à des postes d'honneur et à des positions enviables. Si le pays avait pu à cette époque leur fournir une occasion de s'instruire, il est certain qu'ils auraient brillé partout au premier rang. Malgré ce désavantage, les Métis ou leurs pères ne font pas mauvaise figure au tableau. Voyez plutôt:

Bourgeois

Cadotte Michel, Chaboillez Charles Jean-Baptiste, Montour Nicolas, Rocheblave Pierre.

Traiteurs ou commis-en-charge

Auger Joseph	Lajeunesse
Belleau, Pierre	Lamothe
Bellefeuille, Régis	Lesieur, Toussaint
Brisbois, Auguste	Leroux, Laurent
Bayer	Malhiot, Frs. Victor
Charbonneau, Toussaint	Montour, Nicolas, Jr.
Crebassa, Jean	Perreault, J.-Bte.
Desmarais, François	Poitras, André
Desmarais, J.-Bte	Quesnel, Jules Maurice
Larocque, François-Antoine	St-Germain, Jacques
L'Annian, Pierre	St-Germain, Lemaire
Lamarre, Séraphim	St-Germain, J.-Bte
Langlois, Michel	Vaudry, Toussaint

Interprètes et Commis

Boucher, François	Larocque, Joseph
Bruce, Pierre	Lafleur, J.-Bte
Cartier	Laliberté, Louis
Cadotte, Augustin	Lavallée, J.-Bte
Cadotte, le Petit	Larivière, François
Cardinal, Joseph	Landry, Nicolas
Dumas, Pierre	Laronde, Toussaint
Demers, Nicolas	Letendre, J.-Bte
Deschamps, François	Malaterre
Desmarais, Pierre	Pagée, Antoine
Falcon, Pierre	Roussin, Eustache
Fournier	Sauvé J.-Bte
Jérome, Pierre	St-Germain, Joseph
Jussiaume, Réné	Versailles, Louis
Lachance	

Guides

Blondeau, Louis	Lambert, J.-Bte
Desjarlais, Antoine	Leclerc, Charles
Desjarlais, Nicolas	Morin, François
Ducharme, Nicolas	Paul, Joseph
Durand, Louis	Sansregret, J.-Bte
Lafrance	

L'un des nôtres Laurent Leroux eut l'honneur d'être le premier à visiter le grand lac des Esclaves en 1784 où il fonda les forts Résolution et Providence. Boger après avoir défendu le fort aux Trembles et soutenu vigoureusement un véritable siège, alla établir un fort sur la rivière La Paix et fut mis à la tête de tout ce district.

François Antoine Larocque commanda deux expéditions dans le haut du Missouri et ouvrit tout un nouveau champ d'action à la compagnie. Séraphim Lamarre joua un rôle considérable et devint major des tribus indiennes.

Jules Maurice Quesnel était le lieutenant de Simon Fraser, lorsque ce dernier traversa les Montagnes Rocheuses et descendit en 1808, jusqu'à la mer, la célèbre rivière qui depuis porte le nom de son découvreur Quesnel a lui-même laissé son nom à une rivière tributaire de la rivière Fraser.

Tous ces hardis voyageurs, étaient de descendance Français et lorsqu'ils n'étaient pas Métis, se sont alliés à des femmes Métisses ou du pays. Les Métis ont donc droit de les réclamer comme des leurs. Je ne prétends pas dresser ici une liste complète de nos compatriotes qui se sont distingués dans l'Ouest. Ces noms suffisent pour prouver que les Métis furent un facteur considérable dans l'histoire du Nord-Ouest d'autrefois. Mais ce n'est pas tout; j'ajouterai qu'ils ont continué depuis à occuper des postes d'honneur et à prendre une part importante dans l'administration des affaires publiques de ce pays. Prenons par exemple le Conseil d'Assiniboia qui gouverna la colonie de la Rivière Rouge de 1835 à 1870; nous voyons que les Métis suivants devinrent membres de ce conseil :

Bruneau François, Breland Pascal, qui devint aussi membre du conseil du Nord-Ouest, Dauphinais F.-X., Dease John, Fisher Henry, Grant Cuthbert, préfet des Prairies, Goulet Roger, Genthon Maximilien, Hamelin Salomon.

Magistrats sous le Conseil d'Assiniboia

Breland Pascal, Bruneau François, Delorme Urbain, Genthon Maximilien, Guilbault Joseph.

Elus Députés du Gouvernement Provisoire

Dauphinais Frs.-Xavier, Vice-Président de Riel; Poitras Pierre, Lavallée Pierre, Beauchemin André, Paranteau Pierre Sr., Lacerte Louis, Tourond Jean-Baptiste, Nolin Charles, Perreault Jean-Baptiste. Bruce John, qui devint le premier président, Thibert Pierre, Pagée Alexandre, Pagée Xavier, Beauchemin Jean-Baptiste, Lépine Ambroise, nommé adjutant-général de Riel, Genthon Joseph, Schmidt Louis, nommé secrétaire du gouvernement provisoire, Larence Norbert, Harrison Thomas, Klyne George, Goulet Roger, collection des douanes du gouvernement provisoire, Riel Louis, président, l'âme dirigeante et le chef véritable du gouvernement provisoire.

Depuis l'entrée du Manitoba dans la confédération les Métis ont eu quatre ministres de la couronne dans le cabinet provincial, savoir :

Hon. Delorme Pierre, Hon. Goulet Maxime, Hon. McKay James, Hon. Nolin Charles.

Ils furent représentés au Conseil Législatif par les Honorables François Dauphinais, Saomon Hamelin et James McKay.

Le district électoral de Provencher élut aux Communes du Canada tout d'abord Louis Riel à plusieurs reprises et ensuite Pierre Delorme.

Enfin, les Métis comptèrent parmi les députés élus à la législature provinciale de Manitoba :

Breland Pascal, Beauchemin André, Bourke E., Delorme Pierre, Dumas J.-P. Goulet Maxime, Jérome Martin, Hamelin Joseph, Klyne George, Kittson Alexandre, Lépine Maxime, Lagimondière William, Marion Roger McKay Angus, Nolin Charles.

Ajoutons également à ces noms, ceux d'Horace Bélanger facteur en chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson, marié à une Métisse; Georges Deschambault, traiteur en chef et P. C. Pambrun en charge d'un district.

C'en est assez, pour établir que les Métis par leurs talents supérieurs et l'honorabilité de leur caractère, ont été dignes, en tout temps d'occuper des postes d'honneur. En consultant se tableau, je crois, qu'ils ont droit d'être fiers de l'élite d'hommes distingués qu'ils ont produit.

Varsovie n'est plus capitale.

Londres, 10—Le gouvernement polonais abandonne Varsovie, d'après une dépêche sans fil venue de Moscou.

Varsovic, 10—Toutes les légations étrangèrent ont quitté, hier, la vilel pour Posen sur un train spécial.

Londres, 10— Le maréchal Sir Henry Wilson, chef de l'état-major impérial de l'armée britannique; l'amiral Beatty, commandant de la grande flotte et le maréchal Foch, de France, ont conféré à Hythe, sur la question polonaise, hier soir, dans la nuit. Les experts militaires et navals alliés seraient d'accord sur le projet d'arrêter l'avance bolshéviste vers l'ouest.

Il y a possibilité d'une mobilisation navale immédiate afin de faire le blocus de la Russie. Le France participe-
Après une séance qui a duré
rait à ce blocus.
tout le matin, à une heure trente, les premiers ministres alliés ont décidé de se séparer pour le diner. La conférence se prolongera jusqu'à la fin de l'après-midi.

On n'a émis aucune déclaration officielle mais dans les milieux renseignés on prétend que les premiers ministres n'ont pu s'accorder sur la nature de l'assistance qu'on devait offrir à la Pologne. On croit qu'on adressera au soviet de Moscou, une seconde note sur l'intention des alliés d'assister la Pologne et de faire maintenir son intégrité.

Versavie, 10—Des aviateurs russes ont inondé les lignes polonaises de brochures de propagande bolshéviste. Les articles sont signés de Félix Dziersynski, président du comité révolutionnaire de la Poligne. "De vos officiers, faites des prisonniers et marchons ensemble sur Varsovie", dit un article.

Le brochure demande aux Polonais de détruire l'aristocratie et de faire de la Pologne un grand pays du Communisme. Les Russes marchent sur Varsovie animés des meilleurs motifs, sauver le pays du règne du propriétaire foncier.

Pourquoi parle-t-on peu en mangeant du fromage de Brie? —Parce qu'on est tout à son brie.

PETITES ANNONCES

Tariff: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis ou Europe—ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 60 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

A VENDRE plusieurs maisons et lots vacants. S'adresser à J. A. Cusson, bureau de la compagnie Cusson Lumber Ltée, St-Boniface.

A LOUER un petit appartement, chambres fournies ou non. S'adresser: 406 Collège, Tél. N. 1314, St-Boniface.

ON DEMANDE des finisseurs d'expérience dans les fourrures. S'adresser 470 avenue de Portage, Winnipeg.

UNE STENOGRAPHE sachant l'anglais et le français demandée. S'adresser à Banque d'Hochelaga, Winnipeg, Man.

ON DEMANDE une institutrice bilingue pour l'école séparée de Rainy River, Ontario. Bon salaire. S'adresser à l'abbé L. de G. Bélanger, curé.

ON DEMANDE une institutrice qualifiée pour le district scolaire Lévis, No 1005. Arrondissement absolument canadien-français. Bon salaire et école moderne avec commodités. S'adresser à Henri Bellerive, secrétaire-trésorier, Ste-Elisabeth, Man.

BONNE POSITION pour comptable expérimenté connaissant le français et l'anglais. Claude Doyle, 228 McDermot Ave.

ON DEMANDE une femme ménagère. S'adresser à Mme Joseph Bernier, 168 rue Dumoulin, St-Boniface.

A LOUER—L'immeuble No 52 Dumoulin, comprenant magasin et trois pièces aux étages supérieurs, hangar, bonne cave, grand terrain. S'adresser à la propriétaire, Mme M. Keroack.

ON DEMANDE une institutrice bilingue pour le district scolaire de Dugas (1412). L'école est située au village de Ste-Geneviève. S'adresser en mentionnant salaire et références à Aug Légal, secrétaire-trésorier, Saltel P. O. Man.

LAPINS géants des Flandres. Noir et gris-fer. Trois mois $3.00 la paire. H. Noël Morden, Manitoba.

ON DEMANDE un couple, sans enfants, de 30 à 40 ans, pour ferme laitière. Sachant tous deux traire les vaches, le mari sachant conduire les chevaux. Ouvrage toute l'année. Bons gages pour un couple d'expérience et courageux. S'adrèsser à Sylver Albrecq, Queens Valley P. O. station Anola.

ON DEMANDE une dame ménagère. S'adresser à Mme Joseph Bernier, 168 rue Dumoulin, St-Boniface.

A VENDRE un grand pupitre en chêne. S'adresser à 79 rue Victoria, Saint-Boniface, Man.

A LOUER rez-de-chaussée du No 52 Dumoulin, magasin et trois pièces, hangar, bonne cave, grand terrain. S'adresser à la propriétaire: Mme M. eroack.

A VENDRE un automobile Ford en parfait ordre, fraîchement peinturé. Comptant $500 ou à termes. S'adresser au C. V. GARAGE, rue du Collège, Saint-Boniface, Saint-Boniface, Man.

AUTOUR DE CHEZ NOUS

La rentrée des élèves au Collège qui devait avoir lieu le 1er septembre, est remise au 8.

Le Collège de Saint-Boniface.

A l'école Provencher.

Les élèves de l'Ecole Provencher ont, cette année encore, remporté de grands succès à la fin de leur année scolaire. En tout, 122 enfants ou jeunes gens ont subi les examens du gouvernement; bon nombre d'entre eux ont passé avec honneurs, ayant obtenu d'excellentes notes pour toutes les matières. Un élève du dixième grade, en particulier, a été classé deuxième des candidats de toute la province.

Ce résultat remarquable est dû surtout au bon esprit qui règne parmi ces jeunes gens: leur application et leur bonne conduite sont chose apparente à quiconque visite l'école, est accordée après la classe et qui se fait sous la surveillance des Frères, les aide beaucoup dans leurs progrès. La contrainte douce mais ferme à laquelle ils y sont soumis les rend plus réfléchis et plus constants dans leurs efforts.

Résultats — Grade VIII. — Lucien Aumais, Gustave Bockstael, Edward Bricknell, Edouard Carroll, Roman Chevrier, George Derkacz, Ovide Fisette, Léo Garcenot, Adam Heba, Vincent Hummicki, Arthur Jobin, Barthélemy Johnson, Antonin Morier, Mouard Eugène, Joseph Morier, Eugène Mouard, Joseph O'Sullivan, Pierre Parenteau, Alfred Potvin, Aimé Proteau, Jean Rheault, Bruno Rousseau, Conrad Siegerist, Vincent Starr, Bernard St. Pierre, Albert Vulliez, William Whiteway, Joseph Zaplacinski, Paul Heuring, Georges Giguère, Gerald O'Sullivan, Nicholas Ewanchow, René Baudru, Antonio Beaulieu, Arthur Bibeau, Roger Blanchette, Herbert Brittain, William Gayski, John Haggerty, Walter Justrensky, Gerhard Kaufhold, Albert Kline, William Kurys, Georges Marchand, Jerry O'Sullivan, Alfred Regimbal, Murray Sperani, Harry Krystalovich, Michael Feniuk, Theodore Ewanchuk, Harry Shewchuk, Nicholas Andrushko, John Lukey, Michael Skoropadek.

Grade IX—Geo. Altmayer, Joseph Paul Aubert, Victor Brunelle, Doléan Brunelle, Louis Cheyrion, Laurent Carroll, Charlemagne Desjardins, Pierre Desrosiers, Michael Ewashchyshyn, Stanley Gancher, Louis Hanna, Rolph Hartmann, Desmond Henry, Cecil Howes, Hyra Stephen, Alfred Jobin, Ernest Ledoux, Thomas Lonergan, Thomas John McDonough, Leslie Moore, Barthélemy Musso, Victor Nuyten, John O'Connell, Theodore Ozero, Edward Picard, George Picard, Frederick Prescott, Maxime Rocan, John Roscoe, Arthur Schwartz, John Tanchak, William Tanchak, Theodore Toupin, Walko Wasyl, Edward Westlake, Charles Whelan, Joseph White.

Grade X—Nicholas Coyle, Clarence Dalton, Alain De Tremaudan, Michael Drapack, John Dumoulin, Frank Kelly, Arthur Kiely, Michael Kowtusky, Arthur Larose, Clarence Mackay, Vladimir Martyniuk, Andrew Mulligan, John Murphy, Gregory O'Brien, William O'Neill, Roger Sperani, Gordon Starr, Herbert Starr, Basil Trakalo.

Grade XI—Charles Barlow, Vladimir Buchowski, Warner Campbell, Ignatius Demchuk, Jean DeTremaudan, Elias Ewasiuk, Joseph Ilczyna, Nicholas Mandziuk, Alfred J. Moran, Léon Morisset, Alfred Paul, Maurice Pothier. John Storozuk, Stephen Stratulak.

* * *

Mme Sumner de Saskatoon, Sask., est en visite chez son père l'honorable juge Prud'homme.

* * *

Mme Joseph Bernier est de retour de son voyage dans la province de Québec. Elle était accompagnée de sa soeur Melle G. Bernier.

* * *

M. Camille Fournier, ci-devant de l'école Provencher, vient d'entrer à l'emploi de la maison Cusson et Cie.

C'est à regret que l'on voit M Fournier quitter la carrière de l'enseignement où il a obtenu d'excellents succès.

* * *

Mme Albert Manny, après une quinzaine passée à St-Boniface, est retournée à Holland, Man.

A.C.J.C.

M. Guy Vanier adressera la parole aux membres de l'A.C.J.C. au collège le 26 août, à 8 heures précises.

Qu'on nous permettre d'insister auprès des jeunes du Manitoba pour qu'ils se fassent u ndevoir de prendre contact avec le président général de notre association.

* * *

Les nouveaux professeurs au collège sont les RR PP Leroy, Buron, Porcheron et Deschênes. Le R. F. Bourke demeure recteur. Le R. P. Couture devient ministre et le R. P. Cormier procureur.

Le R. P. Blain est maintenant à Edmonton, le R. P. Bisson à Sudbury et le R. P. Vandandaigue à la Villa Saint-Martin, Montréal. Le R. P. Bleau part aujourd'hui pour aller terminer ses études théologiques à Montréal.

* * *

La fête de l'Assomption a été célébrée avec solennité à la cathédrale. M. S. Hélie a signalé son retour au milieu de nous en chantant avec beaucoup d'âme Avé Maria de Gounod.

* * *

Plus d'une centaine d'élèves anciens ou nouveaux ont assisté à la messe dimanche matin au collège de Saint-Boniface. Le R. P. Josaphat Magnan O.M.I., un ancien élève officia. Le R. P. Bernier s.j. présida au déjeuner qui suivit la messe. Le R. P. Bourque s.j. recteur du collège, n'étaient arrivé de l'est qu'à la toute dernière heure.

Tennis.

Les amateurs de tennis ont été témoins, dimanche après-midi, d'une belle exhibition de tennis. Quatre experts, M.M. Bennett et Leistik, ow champion en double du Manitoba, M. Wright et M. Laframboise, champion de Québec, se rencontrèrent en double. M.M. le premier et le troisième "sets" le premier et le troisième "sets" M.M. Leiskow et Laframboise triomphèrent ensuite de M.M. Bennett et Wright.

Devant une bonne assistance dimanche après-midi, la remise des coupes a été faite aux vainqueurs du concours de tennis du club de Saint-Boniface.

M.M Etienne Prendergast et Henri Lacerte ont obtenu la coupe Cusson (double); M. Etienne Prendergast a mérité la coupe Dubuc (simple); Melle Yvonne Prendergast, la coupe Bénard (simple) M. Etienne Prendergast, le prix offert par le club de St-Boniface pour simple handicap.

Pour que le concours soit complet, il reste à jouer les mixtes doubles. Cette épreuve se disputera entre M. Etienne Prendergast et Melle McLean vs M. L. Couture et Melle Couture. Les prix sont: ceinture de fantaisie pour ameds et boutons de manchettes donnés par Noël Bernier, président de l'Association d'Education du Manitoba.

Puisque nous causons tennis, qu'on nous permette de mentionner l'éclatant succès de nos jeunes au concours de tennis de Winnipeg. Les semi-finales, s'y sont disputées entre trois Canadiens-français et un Anglais. En finales, il n'y eut plus que L. Couture et Rosario Couture, un bambino d'une quinzaine d'années. La victoire très contestée alla à L. Couture. Le jeune Johnson, champion junior du Manitoba a été défait par L. Couture.

La Maison Birks de Winnipeg a offert un joli écusson au club de tennis de St-Boniface. D'ici à une quinzaine de jours les membres s'en disputeront la possession.

* * *

Le tournoi commencera dimanche après-midi. Tous ceux qui veulen y participer et ne sont pas encore membre du club de tennis de St-Boniface peuvent le faire en devenant membres pour la fin de la saison. Il leur suffira de contribuer la somme de $2.50 qu'ils voudront bien remettre à M. J. Chs. D'auteuil.

* * *

Nous apprenons que notre populaire ténor canadien-français M. S. Hélie donnera bientôt une série de concerts dans les paroisses canadiennes-françaises. Nous donneron la semaine prochaine les endroits et les dates.

* * *

Maladie de peau. Mr. H. Fagervik de Malta, Mont., nous écrit: "J'étais atteint d'une maladie de peau; j'avais consulté plusieurs docteurs sans avoir obtenu aucune satisfaction. Je me suis alors soigné avec le Novoro du Dr. Pierre, et depuis cela mon affliction a complètement disparu." Ce remède végétal tant employé purifie et enrichit le sang. Les pharmaciens n'ont pas le privilège de vous le fournir. Pour informations, écrire Dr. Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill

Livré exempt de droits au Canada.

DE NEW-YORK A MONTREAL EN AEROPLANE

Montréal, 12—Une des plus grandes machines aériennes à entrer dans le service de l'aéronautique et qui comprendra Montréal, comme point d'arrêt, est arrivée ici, hier. L'aéroplane, construit par la "United States Aerial Express Co.", est actuellement dans le port, pour s'approvisionner de gazoline. Le pilote est Thomas-P. Dunn.

Cette compagnie, avec l'aide du gouvernement américain est à construire quinze aéroplanes comme celui qui est actuellement dans le port, pour établir un service d'express entre les principales villes américaines et canadiennes.

Montréal sera un point d'arrêt régulier du service No 3. Les autres grandes villes de ce service sont Toronto, Détroit et Buffalo. Le pilote est convaincu que quelques autres villes seront ajoutées à cet itinéraire.

Cet aéroplane transporte neuf passages et plusieurs se joindront à ce groupe. De New-York à Montréal, l'aéroplane a volé durant 4 heures et 42 minutes, ce qui est un service rapide. Comme mesure de protection, les réservoirs de gazoline sont attachés à chaque bout des ailes, de sorte qu'il y en a toujours à la disposition du pilote en cas d'incendie.

* * *

Quels légumes vendent les opticiens?

—Des lentilles.

IL N'Y A PAS ASSEZ D'ECOLES NEW-YORK

New-York, 14—Lorsque les écoles ouvriront leurs portes en septembre prochain, il y aura 70,000 enfants qui ne pourront y aller, vu qu'il n'y a pas d'école pour les recevoir.